

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10^e — Téléphone : BOTzaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

SEUL MOT D'ORDRE POUR LE PREMIER MAI...

POUR L'ESPAGNE D'ABORD !

Briser le blocus !
C'est le devoir qui s'impose aux prolétaires français

Intensifier la solidarité !

Face au lâche abandon des dirigeants du Front Populaire

Le 1^{er} mai n'a pas toujours été ce que depuis quelques années il devient de plus en plus : une manifestation de la paix sociale.

Né dans la violence des conflits sociaux, il a été pendant près d'un demi-siècle l'anniversaire symbolique de la lutte des classes. Que les dictatures stalinienne ou hitlérienne en aient fait les premières une journée d'unité patriotique ou de trêve sociale, que les démocraties capitalistes s'efforcent de les suivre dans cette voie, ne saurait cependant retirer au Premier Mai, son caractère initial de journée revendicative du Travail.

On n'effacera pas davantage le passé tragique des 1^{er} mai d'autan dont le sens symbolique est inscrit en lettres de sang dans tout l'univers, partout où Capital et Travail se dressaient face à face dans une opposition inexorable. Le Premier Mai, c'était une journée de lutte internationale qui affirmait par-dessus les frontières la solidarité de tous les travailleurs du monde.

Malgré Staline faisant défilé en guise d'hommage au 1^{er} mai les bataillons et les koulaks soviétiques dans la Place Rouge ; malgré Hitler concentrant de force les masses ouvrières de Berlin sur l'aérodrome de Tempelhof pour chanter le *Deutschland über alles* ; malgré notre

Front populaire qui veut transformer, à grands coups de *Marseillaise*, les manifestations énormes, en autant de parades chauvines, le Premier Mai doit rester la journée du prolétariat international.

Jamais comme en cette année 1937, celui-ci n'a eu de raisons d'affirmer sa conscience de

classe — cette conscience de classe à laquelle faisait appel l'émouvant manifeste de la C.N. T. F.A.I. et des Jeunesse libertaires que nous avons publié la semaine passée.

Tout un pays qui a voulu secouer le joug du capitalisme et de la dictature est mis à feu et à sang par les hordes fascistes appuyées et encou-

ragées par l'inertie calculée des « démocraties ». Des populations entières sont massacrées sans quartier par les brutes volontés. Madrid est un monceau de ruines. Valence, Barcelone, sont bombardées par des navires confortablement installés derrière la ligne de blocus.

La petite ville de Guernica, en pays basque,

Ce n'est pas pour aboutir à des mascarades gouvernementales et politiciennes que le sang ouvrier a coulé dans les journées du Premier Mai

REPONDONS À L'APPEL DE NOS CŒURS

La non-intervention à l'œuvre
Défense d'aider l'Espagne ouvrière

Quotidiennement en trois, en cinq lignes, la presse nous apprend que, dans telle ou telle ville du Midi de la France des arrestations ont eu lieu pour « infraction à la loi de non-intervention ».

Cela signifie qu'à l'heure actuelle un certain nombre de travailleurs français ou étrangers sont emprisonnés et poursuivis les uns, très rares pour avoir été pris au moment où ils tentaient de passer la frontière, les autres sous le prétexte qu'ils « avaient l'intention » de se rendre en Espagne.

C'est ainsi que des Américains furent arrêtés à Luchon, c'est-à-dire à une centaine de kilomètres de la frontière espagnole, pour la simple raison qu'ils étaient vêtus de la même façon, qu'ils voyageaient en groupe et qu'un seul détenait l'argent de tous. De là à dire qu'il ne fallait plus que distribuer des fusils il n'y avait plus qu'une courte distance qui fut franchie aisément par les très intelligents contrôleurs.

D'autres arrestations ont eu lieu pour réprimer le recrutement. Enfin nombreuses sont encore les poursuites contre les antifascistes qui tentent à leurs risques et périls de passer quelques armes aux ouvriers espagnols.

Après Diné, après Pasotti après tant d'autres poursuivis par les sbires de Blum, c'est, récemment, notre camarade Casier, de Narbonne, qui a été condamné à trois mois de prison. Casier, ancien secrétaire d'un syndicat de la C.G.T., n'a été mis en liberté provisoire, après avoir été transféré à Perpignan, que grâce à la pression directe de la population de Narbonne venue manifester devant l'Hôtel de Ville.

(Suite en 5^e page)

Une importante conférence sur les événements d'Espagne

La C.N.T. et la F.A.I. viennent de décliner, à notre demande, d'envoyer à Paris chacune deux délégués pour expliquer aux compagnons de la région parisienne tout le sens de la lutte à laquelle elles participent si ardemment.

Ce sera le vendredi 28 mai, grande salle de la Mutualité qu'aura lieu cette importante conférence. Notre ami Sébastien Faure apportera ce soir-là le concours de son grand talent et de ses convictions si profondément anarchistes aux quatre camarades espagnols.

Tous les anarchistes de la région parisienne, tous les lecteurs du *Libertaire*, seront présents pour entendre la C.N.T. et la F.A.I. pour connaître les difficultés de leurs tâches et pour affirmer plus que jamais leur entière solidarité envers les valeureux copains d'Espagne.

L'Union Anarchiste.

Ce que ne devrait pas être le Premier Mai !



vient d'être le théâtre de la plus fantastique scène d'horreur voulue et prémeditée des temps modernes. Bilbao, par la volonté de la France et de l'Angleterre — pays démocratiques — va être réduit à la famine.

Le prolétariat international ne comprendra-t-il pas enfin que c'est son sort qui se joue actuellement de l'autre côté des Pyrénées ? La classe ouvrière française qui a si ardemment, en juin dernier, lutté pour elle-même, ne comprendra-t-elle pas à son tour qu'en ce Premier Mai les revendications particulières devraient céder la place à ce seul mot d'ordre : DÉFENSE DE L'ESPAGNE OUVRIÈRE, cette Espagne ouvrière menacée d'être mise au tombeau par le jeu combiné des capitalistes, que leur expression politique soit le fascisme ou la démocratie.

En défendant le prolétariat espagnol, la classe ouvrière se défendra elle-même.

Par ce cri de défense de l'Espagne ouvrière, elle peut rendre au Premier Mai, travesti et défiguré par les politiciens social-démocrates et par leurs alliés staliniens, son sens réel de manifestation de la classe ouvrière affirmant par-dessus les frontières la solidarité internationale des travailleurs.

L'UNION ANARCHISTE.

L'imbroglie européen

C'est toujours la même histoire. Le monde revit les heures fébriles d'une avant-guerre où les chefs d'Etat cherchent à s'assurer des alliés et des complices. Actuellement, le bloc anglo-franco-russe appuyé par un certain nombre de puissances secondaires, semble encore solide ; mais, comme nous l'avons signalé précédemment, des scissions sont possibles et l'impérialisme russe n'a pas encore dit son dernier mot, qui pourrait être un renversement complet de ses positions diplomatiques.

Par ailleurs, une grande activité règne sur le front des chancelleries. Les journaux nous apprennent que M. Eden s'en est allé à Bruxelles conférer avec M. Van Zeeland. Il s'agit d'un nouveau pacte occidental propre à se substituer à Locarno et cadrant avec la déclaration de neutralité faite par le gouvernement belge. L'Allemagne sera, sans doute, invitée à apporter sa collaboration à ce règlement.

On signale également le voyage à Bucarest de M. Beck, ministre polonais des Affaires étrangères. Ici nous sommes dans le plus magnifique imbroglie qui se puisse imaginer. Le problème dans son fond est toujours le même et l'intervention de la Pologne ne fait que souligner son caractère impérialiste : il s'agit de trouver un statut d'organisation de l'Europe Danubienne. La Pologne s'est ainsi constituée le négociateur d'un rapprochement entre la Hongrie et la Roumanie sur la base du statut territorial de Trianon. Dans le même temps, Bucarest essaie de réconcilier la Pologne avec la Tchécoslovaquie. Sans succès jusqu'à présent, d'après. Toutes ces intrigues se compliquent de l'intervention des grandes puissances, qui cherchent à s'assurer une clientèle et à inspirer la politique des petits Etats. La situation rappelle à s'y mé-

Aux révolutionnaires de toutes tendances

Camarades anarchistes, syndicalistes, révolutionnaires, agissez dans vos syndicats pour imposer en premier lieu des revendications du premier mai.

Assurer pratiquement la DÉFENSE DE L'ESPAGNE OUVRIÈRE.

LA LEVÉE DE L'INFAME BLOCUS.

Pour que ces mots d'ordre soient inscrits sur les pancartes syndicales dans le défilé du 1^{er} mai.

prendre celle de l'Europe balkanique pendant la deuxième moitié du xix^e siècle et jusqu'à la guerre. Ce qu'on a appelé la question d'Orient est devenu la question de l'Europe Centrale. Les mêmes menaces de guerre s'y trouvent impliquées. Sans doute des efforts d'organisation interne — comme ceux que nous signalons — se font-ils jour. Jusqu'à présent, l'opposition des intérêts impérialistes nationaux n'a point permis qu'ils aboutissent.

Les maîtres du jeu sont la Russie, qui s'est fait une forte position en Tchécoslovaquie et en Roumanie ; l'Allemagne, qui essaie de mettre la main sur l'Autriche, et enfin l'Italie, qui, après avoir opéré un rapprochement inespéré avec la Yougoslavie, navigue du côté de la Hongrie et de l'Autriche, comme l'ont montré les récentes conversations entre le Duce et le chancelier autrichien. Ce qu'on appelle l'axe Berlin-Rome n'est qu'un effort pour ajuster là encore des intérêts évidemment contraires, mais que la situation européenne oblige à une composition provisoire.

Les entretiens Goering - Mussolini prennent ainsi tout leur sens et leur portée sera bientôt connue. Il ne faut pas d'ailleurs se tromper : l'accord sera d'une réalisation très difficile en dépit de l'annonce d'une rencontre spectaculaire entre les deux dictateurs. Le gouvernement allemand semble ne s'engager dans ces négociations qu'avec d'évidentes réserves ; il se demande quels avantages substantiels il peut tirer de l'aventure et ces avantages ne sont pas évidents. A supposer même que l'Italie, pressée, consent à la réalisation de l'Anschluss, il s'en faudrait que celui-ci puisse se faire sans que le bloc anglo-français n'oppose son *veto*. Et devant tous les problèmes concrets, les difficultés sont du même ordre.

Nous pouvons conclure : il serait fou de voir dans cet échevelement d'intrigues un procès d'organisation pacifique de l'Europe. Celle-ci, faite par la guerre et aussi faite pour la guerre. En dernière analyse, la situation se résoudra par un conflit dont nous ne voyons pas encore les dispositions ni les éléments, mais que toutes ces négociations préparent. Après cela, M. Van Zeeland pourra se pencher sur le problème d'une organisation économique de ce monde de désordre où rien ne peut être édifié sur une base solide, le calculateur de Bruxelles, même s'il s'adjoint celui de Washington, n'en trouvera pas la solution.

Il appartient au prolétariat seulement de la trouver.

LASHORTES.

Notes et Glances

◆ Un type pas content, un qui pète sa rage de partout, c'est notre ami Casimir. Son dernier Flambeau est une merveille. Il commence par engueuler ses petits copains du Journal, qui n'ont pas pu dans l'avis de l'Anschluss, mais, la corde rendant aveugle, le Rocque n'a pas vu que dans le même Flambeau, à la deux, il hospitalisait 150 lignes signées Saint-Brice.. qui est du Journal.

◆ Mais ceci n'est rien : ce n'est qu'un amuse-gueule. Il faut lire l'article intitulé « *Enseignements* », et signé La Rocque (soi-même). Ça, c'est du nanan ! Si j'ai bien compris, le color voudrait, en quelque sorte, « humaniser » les élections ; autrement dit, les rendre honnêtes ! Non, mais, il est piqué, le frère ! Où a-t-il bien pu trouver que l'on pouvait être honnête, et politicien ?

◆ A moins qu'il ne soit, plutôt, hypocrite, mais ceci n'est rien. Et, quant à moi, j'accepte comme plus vraisemblable ce deuxième diagnostic, et je m'en réjoue pour cela aux phrases suivantes : « Jamais la démagogie ne s'est présentée sous une forme plus honnête. Le mensonge est permis. Et le trahie des votants est poussée à ce point qu'on fait table rase de leur confiance, de leur sincérité, de leur fidélité. »

O Casimir, vierge folle, quelle mine offusquée tu dois avoir en pensant à « la démagogie et au mensonge permis ! » Boîte pudiquement les yeux, car tu ne dois pas rougir ! Ça pourraient faire plaisir à Thorez !

◆ Et cependant, tout va très bien... dit M. le Comte. Il est heureux du coup de pied au cul regu par son porte-drapeau et s'en explique ainsi : « Ils sont (les enseignements) tellement caractéristiques, tellement importants, que, les questions de personnes écartées, on peut se demander si cette affaire scandaleuse ne servira pas mieux l'intérêt général qu'un succès obtenu avec quelques centaines de voix d'écart. » Après tout, c'est-à-dire que ?

◆ Pour monter aux P.S.F. et autres S.P.F. que je suis un bon type et que je ne leur en veux pas, j'ai écouté avec toute l'attention voulue, le compte rendu qui me fut fait par un témoin auditif autant qu'oculaire, de la réunion de propagande pour l'Industrie du Livre qui eut lieu, sous l'égide de la Confédération des Syndicats Professionnels Français, le 23 courant, salle du « Petit Journal ». Voici ce que j'ai retenu. Du monde, oui : 1.000 à 1.200 personnes. Mais là-dessus, combien de gars du Croissant ? Pas bête. Même pas la queue d'un. Par contre, de braves gueules d'abrutis.

◆ Quant aux discours, épataints, étonnantes, époustouflantes ! Des « Camarades » comme s'il en pleuvait. Comme syndicalisme actif : rien. Que du vent. Par contre, charge à fond, mais idiote, contre la C.G.T. et la vérité de ses représentants. Mais rien de logique, et, surtout, aucune preuve. Il y a principalement de la propagande P.S.F. Puis un beau vasouillage. L'un dit : « Nous avons, nous, les S.P.F., signé environ 300 contrats collectifs. » Et un autre affirma en avoir signé plus de 4.000. L'ennui, dans l'histoire, c'est que, pour rester honnête, il faudrait prendre la défense de la C.G.T. actuelle et de ses bonnes.

HENRI GUERIN.

JOUR DE L'AN DES TRAVAILLEURS

La coutume veut qu'en nos pays l'année commence au 1^{er} janvier. D'après certaine histoire, il y a mille neuf cent trente-sept ans, en ce temps-là (comme disent les évangiles), un nommé Jésus, dont l'existence est fort contestable d'ailleurs, fut ce jour-là baptisé selon le procédé israélite. Qu'il ait existé ou non, qu'il ait effectivement promené pendant un certain laps de temps cet amalgame bizarre de pensée, de viscères et d'os que constitue un homme vivant, ou bien qu'il n'eût été qu'un mythe, qu'un héros de légende, qu'importe ? Si le Christ, être réel ou produit d'imagination, put accéder à une telle notoriété, c'est parce qu'il répondait à un besoin spirituel du peuple juif opprimé et malheureux et encore trop arrêté pour concevoir une libération sans la personnaliser par un libérateur. Pour nous, que d'excellentes raisons inclinent à douter de l'authenticité du Nazaréen, il nous plaît de le considérer que de cette façon, c'est-à-dire en tant que concrétisation d'un espoir d'affranchissement.

Certes, les autorités se sont emparées du personnage, afin d'endiguer la marche de l'idée. De ce produit d'imaginaires tendus vers la liberté prochaine, ils ont fait un Dieu vengeur et ils ont codifié ses cris de révolte en une morale conservatrice. Du ce sauveur étrangement subversif pour son époque, ils ont fait un maître et des lois. Et, depuis ce temps, on célébre officiellement ses anniversaires et c'est celui de son baptême qui sert de point de départ au cycle annuel.

Les révolutionnaires de 92 l'avaient bien compris qui, pour tout bannir des anciens despotes, en avaient renié jusqu'au calendrier. Et si minime que puisse paraître ce geste, peut-être ne serait-il pas mauvais de le rééditer. « A chaque peuple ses coutumes », diront certains. A quoi nous voudrions rétorquer, nous qui abolissons les divisions entre peuples : « A chaque classe ses symboles. » Et considérons qu'il est pour nous, travailleurs, une commémoration plus évocatrice que celle de la circonscription d'un dieu hypothétique, nous voudrions que le 1^{er} mai fût le jour de l'an des ouvriers.

Non point, comme d'aucuns pourraient le croire, par un reste de sentiments dévots et de fidélité à des rites. Mais puisqu'il faut bien admettre un jour conventionnel ou une année commence, celui-ci nous semble plus logique et plus d'actualité.

Premier mai ! La nature renait à la vie. Le soleil, terne et fatigé durant les semaines précédentes et qui ne dispensait sa chaleur qu'aux

oisifs capables de l'aller chercher au loin, se montre avec moins de parcimonie et paraît décidé à luire pour tout le monde. L'air est plus clément et la brise plus douce semble disperser à jamais les derniers vestiges d'un hiver dououreux.

Premier mai ! C'est aussi, dans le souvenir du peuple, un jour anniversaire de guerre sociale, un symbole de combats libérateurs, un jour de l'an de luttes émancipatrices. A cette date consacrée par le sang des martyrs, les opprimés, prenant conscience de leurs droits et de leur force, entreprirent d'imposer un contrat social plus équitable.

Hélas ! comme jadis les grands prêtres et les procureurs, les discoureurs et les postulants au pouvoir se sont attachés à refouler cet esprit premier mai. A l'aide des phrases sonores, des clichés romantiques et de sociétés louvoyantes, ils ont anesthésié l'âme populaire. A la flamme révolutionnaire, à l'état d'insurrection permanente, ils ont substitué la tactique politicienne, la combinaison de cabinet et le bulletin de vote.

Aussi les résultats sont là ! L'an dernier, ce mois de mai 36, les diplomates populaires triomphèrent et réussirent à se faire hisser aux postes d'où l'on pouvait agir, disait-on. Et l'action, à quelques mois de distance, peut être jugée : crédits de guerre, gages aux post-sédants, trêve aux revendications, etc. Triste bilan !

De cette faillite nous voudrions que chacun ait conscience. Et tels des enfants qui, à la fin d'une année, promettent de se mieux conduire à l'avenir, nous souhaiterions que beaucoupe de prolétaires, qui sont un peu de grands enfants, prissent des résolutions à l'occasion de ce 1^{er} mai 37, jour de l'an des travailleurs. Des résolutions d'agir et non de parler, de combattre et non d'ergoter, d'exiger et non de marchander bien-être et liberté. Des résolutions de ne plus se fier aux guides ni aux maîtres et de n'attendre de libération, non d'un nébuleux rédempteur, mais d'eux-mêmes.

C'est là un sujet de méditation qui s'impose en ce jour anniversaire de luttes sociales. Et puisse ce 1^{er} mai 1937 être le point de départ d'une ère de virilité révolutionnaire et continuer la tradition des 1^{er} mai passés qu'il illustre.

Et que, symbolisant les espoirs d'émancipation des opprimés, il mérite une fois de plus de devenir bientôt le jour de l'an du monde ouvrier, un jour de l'an de liberté, un jour de l'an sans religion, sans église et sans Messie.

MAURICE DOUTREAU.

Ceux qui parlent de nous

Petit à petit la presse de gauche et celle de droite commencent à s'occuper du mouvement anarchiste et du *Libertaire*.

C'est la conséquence de notre participation constante au mouvement social, de l'augmentation de notre influence aussi ; c'est la preuve que bien plus qu'hier les libertaires apparaissent comme une fraction de la classe ouvrière agissante dont il faut tenir compte.

Mais ce renouveau d'intérêt ne manque pas de révéler une triste ignorance dans tous les milieux à notre sujet.

Il était si facile de traiter les anars de fous, d'illuminés et de mangeurs de cartouches, qu'il faut faire un gros effort pour arriver à comprendre et expliquer, à autrui, ce que réellement ils sont, ils veulent, ils font.

Alors, pendant quelques semaines les bons reporters lisent le *Libertaire* et fabriquent un papier plus ou moins sensationnel.

Que dit-on de nous ?

Peu de bien sûrément, mais nous sommes pris en considération et le *Libertaire* est parfois, souvent même, noté comme contenant des articles sérieux, intéressants, neufs.

Classons les opinions, ce qui n'est pas assez, car les organes de gauche et de droite se ressemblent à un point tel qu'il est difficile de déterminer leur teinte.

Le côté bourgeois l'intéresse pour notre mouvement est assez vif. Deux raisons à l'égard de l'opposition, tout pour la plus grande part, ont pour la plus grande part, perdu la mémoire, ou sont trop fanatisés par les bobards de leurs « chefs » pour ne pas constater qu'on est en train, une fois de plus, de leur « bouffer la caisse », et que l'on retrouve pour cette besogne des récidivistes de 1914 !...

Mais l'heure est à la rigolade !

Fétions le 1^{er} mai !... Fétions-le, le plus bruyamment possible, pour que les flonflons des orchestres et l'écho de nos chants arrivent jusqu'au cœur des prisons où de pâtures diables, coupables d'avoir eu peur pendant la dernière partie, et qui attendent en vain leur libération, puissent mieux se rendre compte de la générosité de ces socialistes, de ces communistes et de ces jacobins qui gouvernent et du courage de ceux qui les ont élus. — Pierre Maudles.

Cela n'empêche pas la multitude des petits hebdomadiers locaux, les *Front Rouge*, les *Travailleurs*, les *Vox*, etc., d'attaquer les libertaires évidemment, preuve que notre propagande touche leurs propres membres et sympathisants.

C'est, dans la presse ouvrière, le reflet de ce qui se passe pour les réunions publiques. Le P.C. surtout ne peut plus nous considérer comme quantité négligeable et si ce n'est pas encore la grosse artillerie qui le déplace, il est obligé de nous envoyer les petits caïds locaux pour enrayer la débandade des anciens suiveurs qui reprennent leur confiance, de leur sincérité, de leur fidélité.

Classons les opinions, ce qui n'est pas assez, car les organes de gauche et de droite se ressemblent à un point tel qu'il est difficile de déterminer leur teinte.

Le côté bourgeois l'intéresse pour notre mouvement est assez vif. Deux raisons à l'égard de l'opposition, tout pour la plus grande part, ont pour la plus grande part, perdu la mémoire, ou sont trop fanatisés par les bobards de leurs « chefs » pour ne pas constater qu'on est en train, une fois de plus, de leur « bouffer la caisse », et que l'on retrouve pour cette besogne des récidivistes de 1914 !...

Mais l'heure est à la rigolade !

Fétions le 1^{er} mai !... Fétions-le, le plus bruyamment possible, pour que les flonflons des orchestres et l'écho de nos chants arrivent jusqu'au cœur des prisons où de pâtures diables, coupables d'avoir eu peur pendant la dernière partie, et qui attendent en vain leur libération, puissent mieux se rendre compte de la générosité de ces socialistes, de ces communistes et de ces jacobins qui gouvernent et du courage de ceux qui les ont élus. — Pierre Maudles.

Cela n'empêche pas la multitude des petits hebdomadiers locaux, les *Front Rouge*, les *Travailleurs*, les *Vox*, etc., d'attaquer les libertaires évidemment, preuve que notre propagande touche leurs propres membres et sympathisants.

C'est, dans la presse ouvrière, le reflet de ce qui se passe pour les réunions publiques. Le P.C. surtout ne peut plus nous considérer comme quantité négligeable et si ce n'est pas encore la grosse artillerie qui le déplace, il est obligé de nous envoyer les petits caïds locaux pour enrayer la débandade des anciens suiveurs qui reprennent leur confiance, de leur sincérité, de leur fidélité.

Classons les opinions, ce qui n'est pas assez, car les organes de gauche et de droite se ressemblent à un point tel qu'il est difficile de déterminer leur teinte.

Le côté bourgeois l'intéresse pour notre mouvement est assez vif. Deux raisons à l'égard de l'opposition, tout pour la plus grande part, ont pour la plus grande part, perdu la mémoire, ou sont trop fanatisés par les bobards de leurs « chefs » pour ne pas constater qu'on est en train, une fois de plus, de leur « bouffer la caisse », et que l'on retrouve pour cette besogne des récidivistes de 1914 !...

Mais l'heure est à la rigolade !

Fétions le 1^{er} mai !... Fétions-le, le plus bruyamment possible, pour que les flonflons des orchestres et l'écho de nos chants arrivent jusqu'au cœur des prisons où de pâtures diables, coupables d'avoir eu peur pendant la dernière partie, et qui attendent en vain leur libération, puissent mieux se rendre compte de la générosité de ces socialistes, de ces communistes et de ces jacobins qui gouvernent et du courage de ceux qui les ont élus. — Pierre Maudles.

Cela n'empêche pas la multitude des petits hebdomadiers locaux, les *Front Rouge*, les *Travailleurs*, les *Vox*, etc., d'attaquer les libertaires évidemment, preuve que notre propagande touche leurs propres membres et sympathisants.

C'est, dans la presse ouvrière, le reflet de ce qui se passe pour les réunions publiques. Le P.C. surtout ne peut plus nous considérer comme quantité négligeable et si ce n'est pas encore la grosse artillerie qui le déplace, il est obligé de nous envoyer les petits caïds locaux pour enrayer la débandade des anciens suiveurs qui reprennent leur confiance, de leur sincérité, de leur fidélité.

Classons les opinions, ce qui n'est pas assez, car les organes de gauche et de droite se ressemblent à un point tel qu'il est difficile de déterminer leur teinte.

Le côté bourgeois l'intéresse pour notre mouvement est assez vif. Deux raisons à l'égard de l'opposition, tout pour la plus grande part, ont pour la plus grande part, perdu la mémoire, ou sont trop fanatisés par les bobards de leurs « chefs » pour ne pas constater qu'on est en train, une fois de plus, de leur « bouffer la caisse », et que l'on retrouve pour cette besogne des récidivistes de 1914 !...

Mais l'heure est à la rigolade !

Fétions le 1^{er} mai !... Fétions-le, le plus bruyamment possible, pour que les flonflons des orchestres et l'écho de nos chants arrivent jusqu'au cœur des prisons où de pâtures diables, coupables d'avoir eu peur pendant la dernière partie, et qui attendent en vain leur libération, puissent mieux se rendre compte de la générosité de ces socialistes, de ces communistes et de ces jacobins qui gouvernent et du courage de ceux qui les ont élus. — Pierre Maudles.

Le *Front populaire*, Paris est à feu et à sang. »

Alors, vite ! Que M. Bergery soit président du Conseil. Que ne fera-t-il pas pour notre renommée internationale avec des coupes aussi impeccables et des sens aussi spirituels que les coupes et les sens français et parisiens !

Toujours dans la *Flèche* Henri Jeanson chante la louange de M. Paul Reboux.

Jeanson parlant du livre de M. Paul Reboux, *Attention aux enfants*, écrit : « Personne n'en a parlé. Pas même le *Libertaire* ! »

Henri Jeanson ex-Microp est pressé. La semaine dernière nous avons dit ce que nous pensions du livre de M. Reboux.

Rien dans la *Flèche* Henri Jeanson ne saurait nous effrayer.

Car nous avons, il nous semble, fait nos preuves en ce domaine en prenant la défense de Bartosik, Lapeyre et Prévot, qui en matière de malthusianisme étaient légèrement plus avancés que M. Paul Reboux.

Point n'est besoin de longues analyses pour le comprendre ; il suffit de lire la presse.

M. Marx Dormoy, ministre de l'Intérieur, a donné connaissance du rapport Lambert et des conclusions qu'il estime devoir en tirer pour une meilleure organisation des formations de police, pour l'ad

LA SITUATION POLITIQUE EN ESPAGNE

Les manœuvres contre l'unité révolutionnaire

La situation politique n'a pas évolué ces temps derniers vers une atténuation des frictions entre certains éléments politiques. Il faut bien dire que trop souvent des militants de la C.N.T. et de la F.A.I. ont été victimes de violences et d'actes d'arbitraire de la part de certains politiciens des partis républicain, socialiste ou communiste. On a connu des villages entiers mis en état de siège par la force armée appartenant aux anciennes formations policières, dans le but de ruiner l'influence libertaire qui y prédominait.

A Gandia, dans la région de Valence, 2.000 gardes civils avaient été envoyés pour mettre le village « à la raison ». Il est juste de dire qu'ils ont essuyé un échec cuisant.

On a vu des militants de la C.N.T. et de la F.A.I. arrêtés, emprisonnés et parfois même lâchement assassinés — comme à Murcie, par exemple — par ces fameux éléments que les partis s'empressent de qualifier « d'incontrôlables » quand leurs méthodes peuvent rejouir sur eux.

Notre camarade Francisco Maroto, un des meilleurs militants de la C.N.T., et qui a assuré l'évacuation de la population civile de Malaga, a été incarcéré par suite d'une vengeance personnelle du gouvernement d'Almeria, et se voit contraint d'entamer la grève de la faim pour obtenir sa libération.

Les manœuvres politiciennes se multiplient partout contre la C.N.T. et la F.A.I. dans le but visible de diminuer leur influence dans la masse ouvrière et surtout de retarder le mouvement d'unité du prolétariat espagnol — mouvement d'unité dont, comme on sait, la C.N.T., dès avant le 19 juillet, avait pris l'initiative.

Qu'on ne nous accuse pas de partialité systématique si nous disons que le parti communiste est le principal facteur de ces divisions et de ces manœuvres. Au sein de l'U.G.T., elle-même, des protestations vénérables se sont produites.

La répartition des sièges dans la nouvelle municipalité de Madrid a provoqué des polémiques entre *Mundo Obrero*, organe du P.C., et *El Socialista*, journal de la fraction modérée du parti socialiste.

Le parti communiste prétendait obtenir, en plus de ses cinq représentants, trois autres délégués au titre de l'U.G.T.

Voici ce que répondit *El Socialista* :

« L'on prétend nous faire rompre le silence qui mérite de la gratitude, et nous obliger à écrire aussi nos plaintes, beaucoup plus fondées que celles du manifeste de nos camarades communistes. » Et *Socialista* rappelle qu'il n'y a pas que des communistes dans les tranchées, et poursuit :

« Que signifie la campagne de la presse communiste, en opposition partisane et systématique à la circulaire du ministre de la Guerre adoptant une attitude énergique et justifiée que nous approuvons tous, pour arrêter l'activité du parti communiste qui prétendait obtenir le contrôle politique de toute l'armée populaire, au moyen d'un nombre de commissaires, infinitiment supérieurs à la proportion des communistes sur le front ? »

Ainsi l'irritation va croissant dans l'U.G.T. contre les tentatives de mainmise des agents staliniens.

Toutes ces manigances nuisent à l'unité nécessaire pour vaincre le fascisme, qui

Le Congrès International

LA LUTTE CONTRE LA GUERRE

Parmi les problèmes que les congressistes auront à résoudre, celui de la guerre tiendra une place importante en raison de la situation internationale. Il nous faut donc essayer de l'examiner à nouveau, non pas tant avec l'espérance de trouver des solutions inédites qu'avec celui d'aboutir à une entente et une coordination des efforts jamais réalisées jusqu'à présent.

Malheureusement, ce n'apparaît pas comme immédiatement prochaine ; en tous cas, pas aussi proche que la guerre.

La lutte contre la guerre revêt deux aspects bien distincts : l'un, sentimental, susceptible d'intéresser d'assez « larges masses », mais, à mon sens, absolument insuffisant sinon dangereux. L'autre, purement pratique et agissant, appelant des minorités conscientes et résolues à lutter contre le fléau en usant des moyens de rapport avec le but à atteindre.

Le grand mobile des actions humaines est l'intérêt ; que cet intérêt soit sordidement matériel ou hautement humain, nous recherchons toujours, à travers nos actions, la satisfaction de nos besoins ou tendances matériels ou moraux.

Ici, le véritable intérêt matériel se rencontre avec le véritable intérêt moral ; nous devrons donc faire comprendre à ceux que notre propagande touchera que leur intérêt le mieux pris leur commande de lutter contre la guerre ; les dangers de cette action ne peuvent être comparés avec ceux que la guerre comporte inélastiquement, même si ce combat anti-guerrier devait revêtir une forme violente et illégale.

L'organisation donnera le maximum d'efficacité aux moyens employés ; ceux-ci devront tendre à la destruction des causes profondes de guerre et à la neutralisation des forces, matérielles ou idéologiques, qui poussent à la guerre sans en être, cependant, les bénéficiaires directes.

Donc, organisation locale, régionale, nationale et internationale, ayant à tous les échelons, pour préoccupation essentielle de miner et détruire les rouages capitaux de l'appareil guerrier du régime.

Ceci implique, évidemment, un travail antimilitariste intense, une propagande intelligente auprès des jeunesse encasernées, une étude sérieuse du processus de mobilisation. Aucun élément d'appréciation ne doit être négligé et il ne faut pas perdre de vue que certaines personnes ont, par leur situation politique, sociale ou économique, une importance assez considérable ; on se souviendra donc que l'immobilisation de la cause empêche, tant qu'elle dure, l'apparition des effets.

Ces moyens ont été, déjà, souvent étudiés ; il en existe d'autres également connus ; les uns et les autres ne vaudront que par leur coordination et leur généralisation.

POUR LE PREMIER MAI

LA C.N.T.-F.A.I. AUX TRAVAILLEURS DU MONDE ENTIER

Travaillers de tous pays, la révolution n'est pas encore terminée ; toute la contre-révolution mondiale est contre nous, le danger est partout ; en Allemagne, en Italie, au Portugal ; elle se présente aussi avec ses formes juridiques absurdes : non intervention et contrôle. Les puissances démocratiques européennes, dominées par la peur, sont incapables d'adopter l'unique attitude qu'elles devraient avoir. Elles refusent de vendre des armes pour nous permettre d'écraser l'insurrection.

Il en résulte une situation franchement avantageuse pour les fascistes qui continuent de recevoir des renforts en hommes et en armes, tandis que nous souffrons du boycott méthodique que nous appliquent la France et l'Angleterre.

TRAVAILLEURS DE TOUS PAYS !
L'Espagne, en se défendant, vous protège ; les tranchées de Madrid sont les tranchées de l'antifascisme mondial. Le dernier bastion de la liberté tombera si nous sommes vaincus, mais vous, tombez-vous et vos enfants avec nous sous la terre fasciste ?

AIDEZ-NOUS A TRIOMPHER !
Organisez l'aide à l'Espagne. Intensifiez la solidarité morale et matérielle. Mettez votre énergie au service de la Révolution Ibérique.

MÉDITEZ SUR LA SIGNIFICATION DE NOTRE TRIOMPHE OU DE NOTRE DÉFAITE.

MÉDITEZ SUR VOS RESPONSABILITÉS.

Forcez vos gouvernements à changer d'attitude.

IL NOUS FAUT DES ARMES, BEAU COUP D'ARMES POUR VAINCRE.

La C.N.T.-F.A.I. vous envoie son salut révolutionnaire.

Les social-traitres et la prise d'Irun

Du dernier numéro de la Révolution prolétarienne nous extrayons l'article suivant de R. Louzon.

Nous saisissions cette occasion pour souligner combien le camarade Louzon dès le début de la révolution a montré de compréhension sympathique des événements et des hommes et particulièrement de la C.N.T. et de la F.A.I.

Lors de la perte d'Irun par les républicains espagnols, l'été dernier, par défaut de munitions, il fut beaucoq question d'un train de munitions envoyé de Barcelone à Irun via Hendaye et dont les Espagnols ne purent obtenir livraison. Cependant jusqu'à aujourd'hui, les précisions manquaient.

Elles ont été données récemment par le défenseur d'Irun, le lieutenant-colonel Ortega, au cours d'une interview avec un journaliste ; les voici :

Nous avions à Hendaye à quelques kilomètres de nos positions un train chargé de munitions et de trois canons, munitions et canons qui nous avaient été envoyés de Barcelone en transit. Il s'agissait d'armes espagnoles. Ce n'étaient pas des armes fournies par la France, mais des armes envoyées d'Espagne, qui nous appartenient et pouvaient être livrées immédiatement sans violer l'accord de non-intervention. Les armes étaient là. Avec elles nous aurions sauvé Irun, mais nous ne pûmes les sortir de France. Il y a beaucoup de fascistes en France chez les hauts fonctionnaires des douanes et chez les chefs de la gendarmerie. A plusieurs reprises je réclamai la livraison de ces armes à l'ambassadeur de France, M. Herbette, mais jamais on ne m'écouterait. Tous les jours je passai la frontière pour faire les démarches nécessaires afin qu'on me livre les armes et les munitions, mais sans arriver à rien. On m'envoyait promener sans me fournir d'explications.

Quelquefois, toutefois, la solution nous venait de l'ambassadeur de France, M. Herbette, mais jamais on ne m'écouterait. Tous les jours je passai la frontière pour faire les démarches nécessaires afin qu'on me livre les armes et les munitions, mais sans arriver à rien. On m'envoyait promener sans me fournir d'explications.

Quelquefois, toutefois, la solution nous venait de l'ambassadeur de France, M. Herbette, mais jamais on ne m'écouterait. Tous les jours je passai la frontière pour faire les démarches nécessaires afin qu'on me livre les armes et les munitions, mais sans arriver à rien. On m'envoyait promener sans me fournir d'explications.

Il résulte donc, notamment, de ces déclarations que la non-livraison des armes qui appartenient au gouvernement espagnol ne fut pas due seulement à la mauvaise volonté des autorités ferroviaires ou douanières locales, mais bien à celle du gouvernement français lui-même, puisque la livraison lui fut demandée — vainement — par la voie diplomatique.

C'est le gouvernement Blum qui a livré Irun aux fascistes. On s'en doutait déjà, on en a maintenant la preuve.

Nous savons depuis longtemps que la fonction historique de la social-démocratie est de trahir ; jamais la social-démocratie n'aura plus complètement rempli sa fonction que dans cette affaire d'Espagne.

R. LOUZON.

**COMITÉ
POUR L'ESPAGNE LIBRE**
26, rue de Crussol, Paris (11^e)

Nous informons nos lecteurs que le siège de notre Comité sera fermé le samedi 1^{er} mai, toute la journée.

L. HUARD.

LE FRONT D'ARAGON

Non, le temps n'est pas avec nous !

La situation militaire en Espagne semblait s'éclairer pour les gouvernementaux, mais à la vérité elle reste assez tragique. Les victoires de ces derniers jours, obtenues sur des fronts où les nationaux avaient concentré des effectifs supérieurement armés, sont incontestablement de grandes victoires donnant quelques espoirs. Finie dans ces secteurs, la suprématie plus ou moins affirmée des nationaux. Par contre, deux fronts du Nord donnent de l'inquiétude : le front basque et le front d'Aragon.

Les provinces du Nord, bien armées, mais ne pouvant, par leur position isolée, recevoir des renforts en hommes et difficilement des vivres, demeurent menacées par une offensive de toutes les forces disponibles des fascismes alliés. Le blocus des démocratiques favorise encore ces derniers.

Le front d'Aragon, qui pourrait recevoir des renforts catalans en hommes — cent mille hommes — ne bouge pas. Il n'y a pas d'armes, peu de munitions, l'artillerie est rare, et l'aviation présente par éclipse. Récemment de l'aviation a encore été retirée pour aller sur le front de Madrid.

Tel quel, ce front aurait pu faire des miracles lorsque toutes les forces nationalistes tentaient de prendre Madrid. Moins facilement aujourd'hui, mais encore très possible, ce front, sans le secours du reste de l'Espagne, durant l'offensive des nationalistes contre Barcelone, peut faire des dégâts.

D'où vient cette carence ? Les milices catalanes, formées à 80, à 85 % sous le contrôle de la F.A.I. et de la C.N.T., sont représentées dans les comités de guerre pour un pourcentage encore inférieur à celui de ces deux organisations à la Généralité de Catalogne. Politique des concessions. Voyons les résultats.

Dans le secteur face à Huesca et Almudevar, celui que je connais le mieux, il y a peu de cartouches dans les milices C.N.T.-F.A.I. celles qui tiennent les lignes. Par contre, le P.O.U.M., cantonné dans les castillos, à 3 kilomètres du front d'Almudevar, en a de pleins camions. Il y a des sections d'assaut de grenadiers. Les nôtres, seules, montent à l'attaque avec 2, 3 ou 4 grenades de mauvaise qualité par homme.

Les combats, de Quinto à Huesca, ne sont soutenus que par les F.A.I.-C.N.T. Hors de notre secteur, je ne connais que les conversations de milices permissionnaires rencontrés à la section française 253 calle Consejo de Ciento, à Barcelone. Ce ne sont que les répétitions de ce qui se passe chez nous.

Nous sommes plus nombreux en Aragon, et nombreux par noyaux, Almudevar, Ayerbe, Huesca, Jaca, pour ne parler que d'un seul secteur encerclé et pris, souvent avec de légers combats, nous livrions armes, munitions et nouveaux miliciens, avant qu'aucun ne puisse intervenir l'Italie et l'Allemagne d'une façon si importante, et avant que le blocus par les milices soit déclenché. Aussi les combattants sont-ils dévoués à leur cause.

Pour notre secteur attaqué sur des positions clefs de Huesca, colonnes rouge et noir, Ascaso et Compagnies de gardes d'assauts, seules ou presque en lutte, lors d'attaques qui devaient être générales. Aussi les fascistes savent-ils où ils doivent concentrer leur défense. Montearagón, pris par des colonnes rouge et noir, assistées de gardes d'assaut. Lopazano exclusivement une centurie française, à Sainte-Quitterie, par derrière seule la colonne Ascaso. Les 700 ou 1.000 soldats du général Villalba, le héros de Malaga, qui devaient nous aider, en occupant le village derrière nous, et rejoindre le Barrio à la station de la ligne de chemin de fer de Saragosse, n'ont pas bougé. La colonne del Barrio, composée de milices politiques, n'a pas bougé, alors qu'elle devait suivre la centurie française de Durruti et attaquer de face, affirmant deux jours de suite, par signaux, avoir occupé deux positions et attaqué, pour nous faire attaquer. La partie par où del Barrio devait attaquer.

Qu'avons-nous trouvé pour remédier à cet état de choses ? La militarisation avec tous ses services renforcés encore, car notre pourcentage de représentation dans les états-majors diminue, et c'est encore une nouvelle bataille avec les anarchistes et confédérés en lignes, où notre camarade Cieri a trouvé la mort. Cette bataille, je n'en ai eu que les échos, étant en prison à Perpignan, avec d'autres miliciens permissionnaires, arrêtés par la grâce de Léon Blum et de sa loi de blocus.

Avant de trouver la fissure dans le blocus de la frontière, j'aurai le temps de repérer de la politique de concessions en Catalogne et de ses méfaits non moins graves.

R.

UNE ŒUVRE MAGNIFIQUE Images de la révolution espagnole

30 splendides aquarelles de Sim réunies en album. Les aquarelles peuvent être détachées pour être exposées. Tout l'héroïsme d'un peuple en armes pour sa libération sociale. L'album : 15 francs ; franco : 16 fr. 50. En vente au Comité pour l'Espagne Libre, 26, rue de Crussol.



L'ignoble bombardement de Madrid s'accentue chaque jour davantage. L'artillerie de Franco fournie et ravitaillée par les puissances fascistes, accomplit sa criminelle besogne. Les puissances démocratiques refusent de vendre à l'Espagne antifasciste les armes pour faire taire les engins de morts de Franco.

Voilà les résultats de la politique de non-intervention.

Et après ces bombardements quotidiens, l'horrible massacre de la population civile de Guernica par les avions italiens et allemands, notre presse dite de gauche qui ose jouer à l'indignation ! Tartuffes.

LA LUTTE DE CLASSES CONTINUE

Les importantes variations de changes qui ont marqué les semaines écoulées, ont fondé des bruits pessimistes qui mettent le gouvernement français en mauvaise posture vis-à-vis de la bourgeoisie qui, de plus en plus, lui rétrécit sa confiance.

Des bruits persistants ont couru d'une révolution du dollar, dans le but de contrarier en Amérique la hausse verticale des prix, et de mettre un frein à l'afflux des capitaux étrangers.

Mais la hausse parallèle de l'ensemble des devises étrangères devait infirmer bientôt cette hypothèse.

En réalité, le mauvais état de la monnaie française est causé d'un côté par la défaillance de l'office de stabilisation et profondément par l'état désastreux de la balance commerciale française.

Cinq milliards de déficit, soulignait la presse, pour le premier trimestre de l'année.

Ainsi, la dévaluation qui devait financièrement donner au marché français un avantage certain ne parvint pas même à stabiliser les déficits pré-cédents.

La reprise elle-même est une source de dés-équilibre financier, puisque provisoirement la production nationale ne suffit plus à la consommation, et que des achats massifs doivent être faits à l'étranger au détriment de la monnaie française.

Que signifie cet état de faits pour les classes en présence, et comment peut-on situer les responsabilités de la chose et les réactions devant ces faits ?

Il est certain — et une lumière du syndicalisme le signalait ambrément — que les exigences du prolétariat français annulent pratiquement les effets de la dévaluation, en équilibrant l'avantage sur l'échelle internationale par un désavantage sur le plan national (la hausse des salaires et la semaine de 40 h. dont les charges pour la production française dépassent la marge de dévaluation).

D'autre part, la production n'augmente pas nationalement dans les proportions exigées par les besoins. Le consommateur français est obligé de faire appel à la production étrangère et d'enfoncer un peu plus la monnaie dans le gouffre d'une nouvelle dévaluation.

Il est donc urgent pour cette lumière confédérale de faire comprendre que l'expérience du Front populaire ne peut survivre à la sous-production permanente, et qu'il est nécessaire d'ouvrir à l'égalitaire consommation-production.

Deux forces se dressent alors qui, par leur lutte, amènent l'expérience.

D'une part, la force prolétarienne pour qui l'abaissement des prix de revient au détriment des salaires et des loisirs, ne peut plus être accepté — ni même concu. L'affirmation prolétarienne de cette formule syndicale « Bien-être et liberté », matérialisée par les augmentations de salaires et les 40 heures, dépasse tous les plans des lumières syndicales. Si le Front populaire veut faire

intervenir ce facteur dans ses plans de pause ou d'équilibre, ou de sauvegarde de la monnaie, il se trouvera attaqué par cette force revendicative qui ne peut plus se nier.

D'autre part, la force bourgeoisie qui, sans refuser tout secours à l'expérience, lorsque les motifs sont bons (emprunt de la défense nationale) lui oppose son inertie lorsqu'il s'agit de participer activement à l'économie nationale.

Les fonds investis en Suisse, en Hollande, en Amérique, en Angleterre où le désavantage de rentabilité est compensé par la stabilité politique, ne rentrent pas. Au contraire, la méfiance s'accuse. La reprise économique se fait en dehors du cercle collectif, dans un stockage hâtif des marchandises, par crainte d'une montée des prix.

Le caractère unilateral de la reprise (industrie de guerre) prête peu à une expérience généralisée, parce que la bourgeoisie craint qu'en dehors du réarmement où il est fatallement limité et contrôlé, le gouvernement ne se livre à une série d'expériences sociales dont elle n'aurait plus le contrôle.

Elle lui refuse donc obstinément des avances de capitaux, elle l'oblige à maintenir l'argent à un taux prohibitif qui contribue aux difficultés du producteur. Elle accuse enfin l'importance de l'élément du capital qui est indiscutablement l'élément frein de l'expérience : la Banque.

Donc, bien loin d'être le facteur d'une conciliation, le Front populaire a contribué à donner aux classes le rôle que leur assignait historiquement le processus économique.

La classe ouvrière, justement grise par ses succès et qui n'entend rien perdre de ses droits conquis, se dresse sans intermédiaire contre une petite bourgeoisie que les mesures sociales précipitent à la ruine. Et derrière veille l'artillerie lourde du capitalisme, la haute bourgeoisie médiévale vers qui se retourne peu à peu le boutiquer dans un mouvement qui est toute la raison historique du fascisme.

La question de l'équilibre production-consommation n'est donc plus comme le pense Berlin, un effort de conciliation ou de clairvoyance, mais une question de structure politique et sociale. De même la défaillance monétaire est moins une cause de maladie qu'un signe évident de la lutte de classes développée à l'extrême.

Le gouvernement n'est plus dans cette question un élément d'équilibre, et il n'a aucune possibilité de rétablir dans son expérience une solution moyenne.

S'il parvient, en donnant à la classe ouvrière les moyens de s'affirmer, à précipiter le conflit qui l'oppose à la bourgeoisie, il aura manifesté toute sa raison d'existence en tant que facteur de radicalisation des luttes qui, à l'opposé de son but, aura non pas réconcilié des classes proches (petite bourgeoisie et prolétariat), mais élargi la cassure.

Seuls les conciliateurs sont en pause. La lutte de classes continue.

Luc DAURAT.

LA VOIX DES CHOMEURS

QUARANTE SOUS !

Chômeurs de la Seine, nous sommes vraiment des privilégiés ! Les Pouvoirs publics ne viennent-ils pas de donner une preuve de leur sollicitude à notre endroit en augmentant de deux francs le montant de l'allocation de chômage des sans-travail du département de la Seine. Quelle chance nous avons d'être si près du soleil gouvernemental afin qu'il nous réchauffe dans ses rayons !

Quelle joie dans les cœurs des crève-la-somme ! Mais aussi quelle déception pour les plus misérables d'entre eux qui ne peuvent bénéficier de cette manne céleste, en raison du malentendu des circulaires relatives aux plafonds !

Rendons grâce aux sublimes dirigeants de l'Union des Comités de chômeurs de la région parisienne qui par leurs habiles manœuvres ont obtenu du Comité régional « extraordinaire », tout spécialement préparé à cet effet, un vote de confiance qui renforce la moral des chômeurs.

Tout va bien ! Tout va très bien ! s'exclame notre général Peyrat, partisan de la méthode Coué. Il faut le temps de faire comprendre aux petits commerçants, aux petits industriels, aux petits capitalistes, aux petits milliardaires que les petits enfants des petits chômeurs ont besoin d'une petite augmentation pour calmer leur grande faim et leur grande misère. Que tout cela est petit ! Petite méthode, petits hommes, petits résultats ! Où est passé le programme du Front populaire ? Que reste-t-il du plan de grands travaux de notre C. G. T. ?

Il a été voté environ 52 millions pour la construction de locaux destinés à la Police, 39.500.000 francs pour la défense passive et 24.500.000 francs pour les lotissements défectueux sur îlots insulaires n'est-ce pas quelque chose ? Que désire le peuple ? Que veulent les chômeurs ? Du travail ? Alors, que penser de cette annonce parue dans l'Humanité du vendredi 16 avril : la rubrique offres d'emploi, demandant aux manœuvres, cimenteries, chômeurs, âgés de moins de trente ans, de se présenter à la Bourse du Travail. Pour les mêmes emplois, l'annonce du Populaire est encore plus explicite et plus restrictive, puisque dans le texte a été ajoutée la mention : Algériens et étrangers, s'abstenir. Que doivent devenir les plus de trente ans et les camarades Algériens et immigrés ? Qu'en fait les dirigeants syndicaux de la devise « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ».

Pourraient-on donner les raisons qui ont motivé l'importation de 2.000 chômeurs polonais dirigés sur les mines du Nord ? Ne cherchent-ils pas à briser les mouvements de revendication des mineurs avec une main-d'œuvre qui accepte sous le jouet de la misère à travailler dans n'importe quelles conditions ?

Qu'est devenue la revendication des chômeurs concernant l'exonération des loyers, peut-on se contenter de la suspension d'exécution des jugements d'expulsion, protection précaire qui cesse dès que sous la pression des vautours les partis de conservation sociale exigent des gages nouveaux de la part du Gouvernement. Que penser de la proposition faite par le Bureau régional de l'Union des Comités de chômeurs de la région parisienne demandant à chaque secteur de constituer des délégations chargées de se rendre auprès des partis politiques sans distinction de nuances ni de tendances, sauf le Seigneur Doriot de Saint-Denis, mais y compris le Comte-Colonel, pour terminer par Monseigneur le Duc de Guise, descendant des Rois qui ont « fait la France » et prétendant au trône, pour solliciter leur collaboration en vue d'obtenir l'aboutissement de nos revendications ?

Les chômeurs ne feront pas l'Union sacrée, permettant toutes les manœuvres, toutes les compromissions, toutes les trahisons. Ils s'uniront et travailleront à leur libération matérielle et morale sous la forme fédérative et démocratique et ne supporteront pas le centralisme autoritaire qu'on cherche à leur imposer. Les chômeurs réclament leur droit à la vie. Ils veulent du travail et du pain. Ils ne veulent plus qu'on exploite leur misère et chassent les canards qui barbottent en eau trouble dans la grande marine politique.

A REBOISSON.

Réunion des camarades chômeurs anarchistes lundi 3 mai, à 9 h. 30, au Libertaire.

Réunions et Conférences de la semaine

Jeudi 29 avril

ÉTUDIANTS LIBERTAIRES, à 17 h. 30, 1, rue Lanneau (V^e).

CAUSERIE PUBLIQUE « CATALOGNE 1937 »

Par Collinet, du P. S.

LA COURNEUVE, J.A.C., à 20 h. 30, salle Dieguez, 1, rue Maurice Lachatre.

REUNION PUBLIQUE

La Militarisation de la Jeunesse

Vendredi 30 avril

NOGENT-SUR-MARNE, à 21 heures, Salle Camus :

GRANDE CONFERENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

Où va le Front Populaire

Orateurs : Frémont, Doutreau.

Lundi 3 mai

PALAISEAU, à 20 h. 30, 148, rue de Paris, à l'Hôtel de l'Ecu-de-France.

CAUSERIE EDUCATIVE

Le Front révolutionnaire

Orateur : Frémont.

Mercredi 5 mai

PALAISEAU, à 20 h. 30, 148, rue de Paris, à l'Hôtel de l'Ecu-de-France.

CAUSERIE EDUCATIVE

Le Front révolutionnaire

Orateur : Frémont.

Jeudi 6 mai

GENNEVILLIERS, à 20 h. 30, cinéma des Variétés, 58, rue de Saint-Denis.

CONFERENCE FILMEE

Terre sanglante d'Espagne

Orateurs : Roger Goudry, Frémont.

BULLETIN D'ABONNEMENT

FRANCE

ETRANGER

52 Nos... 22 fr.

62 Nos... 38 fr.

28 Nos... 11 fr.

28 Nos... 15 fr.

Chèque postal : N. Faucon, Paris 59-03

5, rue de Bondy (10^e)

Téléphone : BOTzarts 68-27

Je soussigné déclare sousscrire

à partir du

donc je vous envoie le montant.

....., le

Nom (1)

Ville :

(1) Ecrire très lisiblement.

Samedi 8 mai

AULNAY-SOUS-BOIS, à 21 heures, salle Fravelle, avenue Jeanne-d'Arc.

REUNION PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

La faillite du Front Populaire

Contre le patriotisme et l'Union Sacrée

Orateurs : Ridel, Langlois, Frémont.

.....

COLOMBES, à 20 h. 30, Salle du Chalet, boulevard Valmy :

CONFERENCE PAR LA CHANSON

Charles d'Avrey dans ses œuvres ; Henri Guérin dans les œuvres de Gaston Couté.

Allocation de : Roger Goudry.

Un mot aux Militants

M. Frachon, secrétaire-adjoint de la C. G. T. a un jour dans l' « Huma », publié un article honnête faisant appel à la jeunesse des syndicats professionnels.

La portée de cet article ayant sans doute été insuffisante, M. Frachon juge nécessaire d'en faire l'objet d'une brochure. S'il n'avait agi qu'en qualité de représentant des Staliniens, cela nous aurait laissé indifférents, habitués que nous sommes à les voir se livrer à leurs exercices acrobatiques. Mais l'article et la brochure sont signés en qualité de secrétaire-adjoint de la C. G. T. et la brochure est lancée par l' « Huma », organe central du P. C. avec le mot d'ordre : Pour une C. G. T. de 40.000.000 d'adhérents, ce qui laisse supposer que cette brochure vient de la C. G. T.

En prends-tu la responsabilité Jouhaux ? Qu'en penses-tu Berlin ? Qui en penses-tu Arrachart, toi qui connais la sympathie qu'ont les camarades de la Fédération à l'égard du syndicat protestataire ? Qui en penses-tu Capocci, toi qui sais de quelle manière les membres du S. P. traitent les camarades des Assurances ? Qui en penses-tu Dumoulin, qui dans « Syndicats » du 23 couvrant prévoit le danger du S. P. ? Qui en penses-tu, tous les militants et dirigeants du mouvement syndical, qui avec toujours — quelles que soient vos idées politiques — lutte contre les jeunes ? Qui en penses-tu et qu'avez-vous fait ? Allez-vous permettre que Frachon continue à représenter la C. G. T. ? On parle toujours de révolution, mais nous sommes en séparation nette, et nous devons nous en séparer nettement, et dans cet ordre d'idées — les écoles marxistes tout en se revendiquant unanimement du maître, propagent ou appliquent des tactiques divergentes au point que l'on peut se demander ce qui les relie sinon l'étiquette seulement.

Il est vrai que chaque tendance excommunie ses rivales, mais il s'agit là d'un petit jeu trop facile.

Pratiquement on peut se demander si le P. C., la S. F. I. O., les trotskystes sont marxistes, dans quelle mesure, avec quel degré d'écart et ainsi de suite.

Pour nous l'essentiel est de constater qu'en 1937 il est puéril et pédant à la fois de s'octroyer des brevets de science révolutionnaire et se prétendre disciples d'un théoricien qui mourut en 1883 et dont l'incontestable génie ne pouvait atteindre l'extra-lucidité en fourrissant à l'avance des « tuyaux » pour les événements actuels.

En bons matérialistes — qui tiennent compte du facteur humain au même titre que des autres facteurs — nous disons que les mots d'ordre sont lancés actuellement après une étude sérieuse des événements et des circonstances, et non comme certains bons apôtres voudraient le faire croire, avec les regards errants dans le vague.

Et puisque c'est en définitive dans la pratique que nos positions doctrinaires et tactiques doivent être éprouvées et vérifiées, nous demandons aux jeunes révolutionnaires de constater que l'attitude de ces « illuminés » et de ces rêveurs d'anarchistes est bien plus positive, bien plus concrète, bien plus solide, que celle de certains partis ou fractions que leur réputation marxiste ou scientifique n'empêche pas de propager des formules qui s'appliquent à la situation comme un coup de poing dans l'œil, ou qui veulent transformer la société de fond en comble avec le vent de leurs discours et le papier de leurs programmes.

Ridel.

NOTRE LIBRAIRIE

Le passé du 1^{er} Mai

L'idée d'une manifestation internationale des travailleurs se déroulant dans tous les pays à un jour fixé d'un commun accord par les organisations ouvrières remonte, dans l'histoire sociale, à l'origine même du mouvement ouvrier international.

Mais c'est à un épisode tragique de la guerre des classes en Amérique que cette journée de revendication du prolétariat universel doit d'avoir été fixée au Premier Mai.

LES MARTYRS DE CHICAGO

Le prolétariat américain réclamait la journée de huit heures. Le 1^{er} mai 1886 fut choisi pour affirmer, par la grève générale, cette revendication. Mais à Chicago, la grève persista plusieurs jours devant l'intransigeance brutale du patronat. Le 3 mai, une violente collision se produisit entre la police privée de l'usine Mac Cormick et les ouvriers, dont plusieurs sont abattus. C'est alors que sous l'influence des anarchistes, à la brutalité policière répond la violence ouvrière. Une bombe éclate parmi les policiers et en blesse un grand nombre. C'est le point de départ d'une réaction féroce dont les coups devaient surtout tomber sur les anarchistes. Sans l'ombre d'une preuve on arrêta un grand nombre de militants parmi lesquels Auguste Spies, Samuel Fielden, Oscar Neebe, Michel Schwab, Ludwig Liebig, Adolphe Fischer et Engel Georges. Le principal accusé, Albert-R. Parsons, qui avait échappé aux recherches policières, se constitua de lui-même prisonnier à l'auberge.

Des débats, en faisant éclater l'innocence des accusés, se transformèrent par l'héroïsme et la foi militante de ceux-ci en procès des accusateurs. « Ma défense est votre accusation. Mes prétextes crimes sont votre histoire », avait crié aux juges yankees Auguste Spies. Et la défense de Parsons, qui parla huit heures devant le tribunal, ne fut qu'un brillant réquisitoire contre la ploutocratie capitaliste.

Celle-ci savait se venger. A l'exception de Samuel Fielden, d'Oscar Neebe et de Michel Schwab, tous les autres accusés furent condamnés à mort et exécutés.

Ce procès, que, plusieurs années après, un magistrat américain avait stigmatisé en disant qu'une « telle féroce n'avait pas de précédent dans l'histoire », souleva dans le monde entier une émotion formidable.

C'est l'année d'après que sur l'initiative du Congrès socialiste international — le premier de la III^e Internationale nouvellement reconstituée — le Premier Mai fut fixé comme journée de revendication universelle. Il faut ajouter que c'est sur l'initiative de la Fédération Américaine du Travail, choisissant ce jour en mémoire des martyrs de Chicago, que le Congrès s'était déterminé.

En France, la manifestation prit tout de suite en certains endroits un tour violent. Plusieurs militants anarchistes sont arrêtés, notamment Merlin, Malato et Louise Michel.

Mais c'est à Vienne, sous la conduite de Pierre Martin, de Tennevin et d'autres militants anarchistes connus, que le Premier Mai prit son caractère d'action directe et révolutionnaire. Les tisserands de Vienne avaient partagé au peuple une partie des tissus par eux fabriqués. Pierre Martin, qui ayant assumé toute la responsabilité de l'opération, fut condamné à cinq années de prison, Tennevin deux ans et Boisson un an.

LE MASSACRE DE FOURMIES

La seconde manifestation en France du Premier Mai fut marquée par la tuerie de Fourmies qui vint tragiquement rappeler aux travailleurs que dans les rapports sociaux la bourgeoisie ne connaît que la violence et qu'il est vain d'espérer la vaincre de la justesse de la cause prolétarienne.

Dans la petite ville de Fourmies une tradition fort ancienne voulait qu'on célébrât le renouveau en allant cueillir en cortège le

Mai verdoyant. A cette coutume bucolique, les militants socialistes de la région voulaient, cette année-là, associer de timides revendications concernant une grève du textile qui était en cours.

Il s'agissait, disait l'appel signé par des militants du Parti ouvrier, de « soumettre aux pouvoirs publics » les « justes revendications » des travailleurs, dans « la paix, le calme et l'union », de « les faire aboutir par la raison » en ajoutant : « pas de tumultes, pas de récriminations personnelles ». L'appel se terminait par « l'espérance que les patrons comprendraient qu'ils ne peuvent ni ne doivent porter atteinte à leurs droits » [les droits des travailleurs].

C'est à coups de fusil que le patronat de l'endroit fit répondre à cet « espoir » et à ce pacifisme social. En riposte à cet appel si timoré du Parti ouvrier, les patrons avaient fait afficher un manifeste qui était une véritable déclaration de guerre sociale, où il était dit qu'ils étaient prêts à « se défendre collectivement, solidairement et pécuniairement, dans la guerre injustifiable qu'on veut leur déclarer (1).

Des troupes, à la demande des patrons, avaient été massées dans la petite ville.

Un cortège pacifique, seulement armé de bouquets blancs, qui tiennent en tête quelques jeunes filles et quelques enfants, se dirige vers l'Hôtel de Ville. C'est à coups de fusils qu'il est reçu. 10 morts jonchent le pavé : quatre hommes, deux jeunes filles, deux enfants dont le plus jeune n'a pas onze ans...

L'AFFAIRE DE CLICHY

En ce même jour, d'autres troubles violents avaient éclaté, fomentés par la volonté répressive du gouvernement — Constantin ministre de l'Intérieur — à l'applaudissement de toute la réaction sociale. A Saint-Quentin, à Lyon, dans les Ardennes, des chocs violents ont lieu entre flics et manifestants.

Mais c'est surtout l'affaire de Clichy que nous voulons rappeler ici en quelques mots, en égard au rôle que jouèrent les anarchistes.

A Paris, la veille du 1^{er} mai, les groupes socialistes avaient passé la soirée à prendre des mesures de calme et à affirmer leurs intentions pacifistes. Un punch, salle Vauthier, avenue de Clichy, se termina par l'élection des délégués chargés de porter des pétitions aux autorités et aux pouvoirs publics.

Pendant ce temps, les anarchistes cherchaient à impulsiver le mouvement dans un

(1) Alexandre Zevès : *Histoire de la III^e République* (pp. 338-341).

sens plus révolutionnaire et plus profond. A Clichy, dès le matin, des drapeaux noirs portant des inscriptions anarchistes, furent accrochés aux fils télégraphiques ; la police les enleva aussitôt.

Dans l'après-midi, une concentration de camarades se réunit à Levallois et marcha sur Clichy, précédée d'un drapeau noir.

Mais des policiers se ruèrent sur la colonne, la coupant en plusieurs tronçons. Assaillis, frappés, assommés, les anarchistes se réfugièrent dans un café, où la police vint bientôt, au mépris de toute légalité, leur donner l'assaut. Sabre au clair, revolant au poing, la horde policière envahit l'établissement et, froidement, tira des coups de feu. Tant de féroce exaspéra les compagnons, qui se défendirent avec courage, tenant tête à la meute.

Dans le corps à corps, une douzaine des assiégés réussirent à s'échapper. Malheureusement, trois des nôtres, blessés, tombèrent au pouvoir des flics.

Ce sont Dardare, Decamps, Léveillé. Ceux-ci capturés, une scène d'atrocités et d'ignobles cruautés se déroula au poste de Clichy. Les brutes sadiques torturèrent, martyrisent les trois malheureux camarades, dans l'impossibilité de se déprendre. Cette sauvagerie ne prit fin que lorsque le « panier à salade » vint prendre, pour les conduire au dépôt, les trois corps pantelants et tuméfiés.

La répression s'abattit par la suite sur les victimes, comme elle s'abattit sur les organisateurs du cortège de Fourmies. Les années de prison plurent.

Mais la classe ouvrière, qui cherchait encore la forme définitive de l'instrument de sa libération économique et sociale, faisait encore une confiance immémorable à l'action strictement politique. Le syndicalisme était encore en enfance. L'action directe des travailleurs ne pouvait guère se manifester que par l'explosion brutale des bombes terroristes. Ravachol vengeait, à coups de bombes, les condamnations odieuses des victimes de Fourmies et de Clichy.

Ce furent, pendant plusieurs années, des Premier Mai sans histoire.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus confiance qu'en lui-même. Foin, désormais, des cortèges pacifiques accueillis par les balles des flics.

Le Congrès de Bourges de la C.G.T., en 1904, décida qu'une intense préparation devait être entreprise en faveur de la journée de huit heures — revendiquée dix-huit ans auparavant par les ouvriers américains.

1906

...Jusqu'en 1906.

Depuis Fourmies et Clichy, le prolétariat a évolué. Il n'a plus conf

ARRIVÉE le 1^{er} mai. Deux jours de rasme. Sortie ce matin, remise, bien qu'encore un peu amoillie.

Atmosphère divinement douce, caressée d'un zéphir. Ciel bleu perlé, ouaté, duveté de nuages blancs paisibles. Me promène lentement entre les buissons de chêne et les pinèrées.

Loulotte, ma chienne, fcuille du museau les feuilles mortes. Je voudrais bien en faire autant.

On dirait que les oiseaux s'essayerent seulement au chant, que leur gosier ne s'est pas encore dérouillé du silence de l'hiver. Dieu! que le soleil me caresse doucement; quel baume!

Tji, tji, tji, tji.
Tu, tu, tu, tu, tu, tu.
Fit, fit, fit, fit, fit, fit.

C'est ça, mes chéris, donnez-vous-en : cela se dégèle, s'assouplit. Dans deux jours, j'aurai de beaux concerts.

Ici, en Campine, par ce printemps tardif, il n'y a encore aucune verdure, presque pas d'arbres fruitiers en fleurs, à peine quelques bourgeons; seuls un pêcher à fleurs roses ou un abricotier à fleurs blanches, et le cerisier sauvage, puis de-ci de-là, le long des routes, quelques pissenlits à moitié éclatés. Mais l'atmosphère ce sont des réseaux d'or, d'argent, et des gouttes de rosée superposées.

Oh! voilà un oiseau dont le gosier s'est dégagé, élargi : il y va franchement, son chant est liquide comme une source.

Eh! un papillon jaune qui vole sur les buissons, un autre qui rase le champ. Des vaches meuglent dans une étable, impatiennes de sortir; la cheminée de Hille fume : sa femme va cuire les pommes de terre.

Des pies bavardent et sautent en hochant de la queue. Les moutons bêlent en broutant quelques herbes dans les pinèrées; un petit chien aboie sur la route; Loulotte et le chien du berger se flairent.

Le berger est là, appuyé sur sa houlette, comme un épouvantail.

Bonjour, berger!

Il me regarde ahuri et un son inarticulé sort de sa bouche : on dirait des charnières pas huilées qui grincent. Il hurle cependant quelque chose à son chien, qui se sauve de Loulotte, la queue basse, et se met à contourner les moutons.

* *

UNE grande clairière où l'on a tracé des sillons : on y a planté des pins grands comme le pouce.

Tji, tji, tji, tji.

Hardi mes chers, je vous aime. Je voudrais bien chanter avec vous, — seulement mon vieux gosier, lui, ne se dérouille plus, — mais mon âme jubile avec la vôtre.

Un avion... Oui, tu es beau, mais je te voudrais ailleurs qu'au-dessus de cette paix qui n'a que faire de ton bruit d'usine.

Le soleil glisse sur une grande étendue de talus coupés; plus loin, des emblavures où quelque chose commence à pousser.

Quitter tout cela...

par Néel DOFF.

La grande romancière Néel Doff va publier prochainement aux éditions « Entre nous », Fouquin à Nemours (c'est l'imprimeur de A contre courant, revue en sommeil faute d'aide) un livre de tableaux et notations au jour le jour de ses derniers séjours en Campine.

Malgré Keetje, Jours de Famine et Détresse, ces chefs-d'œuvre, celle qui est sans doute le plus grand (je écrivais féminins d'aujourd'hui n'intéressent aucun de nos éditeurs de la place, paraîtra donc par nos soins).

Je le signale à mes lecteurs.

Le livre est en somme le testament de Néel Doff. Ces pages sont les dernières qu'elle écrit et écrira sans doute. Elle a aujourd'hui plus de 75 ans et assure avoir tout dit ce qu'elle avait à dire. Dans Quitter tout cela, elle dit son adieu à la vie, aux bêtes, aux choses. Elle dit aussi ses regrets d'avoir à bientôt quitter tout cela pour de bon. Nous espérons, nous qui l'aimons, que ce sera le plus tard possible.

Oh! mais, comme le soleil me chauffe le dos! Une nuée de corneilles s'est abattue sur la clairière; leurs voix rauques font tout de même partie de l'ensemble maigre et mélancolique de ce pays et accentuent la note aiguë de cette nature arrêtée.

Allons, je dois rentrer. Roseke va venir pour préparer mon fricot et si je n'y mets pas la main, ce ne sera pas mangeable.

encore grise, avec ça et là une tache verte; quelques moutons dans les prés arides, pas encore de vaches, et ce serait désolé si de grandes trainées de soleil ne traversaient la buée en plaques pourprées et or sur des ombres noir d'encre.

Un train halète, un chien aboie, mais le vent estompé le bruit et domine tout.

encore grise, avec ça et là une tache verte; quelques moutons dans les prés arides, pas encore de vaches, et ce serait désolé si de grandes trainées de soleil ne traversaient la buée en plaques pourprées et or sur des ombres noir d'encre.

Un train halète, un chien aboie, mais le vent estompé le bruit et domine tout.

Voilà Loulotte couchée sur la bruyère, le ventre au soleil; de temps en temps, elle pointe les oreilles ou me regarde de son œil veillant, et ses narines frémissent. Avez-vous remarqué comme peu de gens aiment les nez frémisants? Moi, j'ai horreur d'un nez inertie et j'aime ces narines qui hument la vie. Cette tête de forme rude, entre le loup et le renard, a une douceur d'agneau quand elle me regarde, mais des gestes féroces et des yeux phosphorescents à l'approche du soir, quand elle entend des étrangers sur la route.

Voilà qu'elle scrute le ciel : elle entend un avion, mais ne le voit pas derrière les nuages, et cela l'intrigue. L'homme primitive a dû scruter ainsi le ciel pour découvrir d'où venait le tonnerre.

Haut, haut, haut dans le ciel, des gazouilllements d'oiseaux; il doit y en avoir beaucoup pour les entendre par ce vent.

Tjyp, tjyp, tjyp, tjyp, tjyp.

Ce sont les privilégiés de la nature que les oiseaux : ils peuvent se dérober. Puis, que font-ils de leurs morts? On ne les voit guère. Comme je voudrais pouvoir m'escamoter près ma mort! Cette manipulation à laquelle j'aurai soumis m'offusque. Si je meurs ici, ce seront des mains aimantes qui m'ensever-

Nous détachons les premières pages du volume que tous nos amis vont posséder. Elles sont datées de mai, c'est la raison du choix. Nous aurions pu, au hasard des pages, détacher tel croquis ou telles scènes payssanes d'un accent rude, tel douloureux rappel de souvenir de ses années de misère ou telles notations philosophiques, mais, à mon sens, c'est été tricherie inutile.

Aussi bien ces premières pages révèlent un aspect assez peu connu de la grande romancière prolétarienne dont nous reparlerons bientôt.

HENRY POULAILLE.

(Le livre fera environ 220 pages et mis en souscription à 12 francs. Compte chèque postal Fouquin 1881-83, Paris.)

gambade et aboie. Je la laisse sortir, elle galope au fond du jardin; je déverrouille portes et fenêtres et les ouvre. On ne viendra plus m'assassiner maintenant, Loulotte est du reste là et Roseke sera ici dans une heure.

Le ciel est complètement dégagé et d'un bleu doux, exquis, le soleil donne déjà franc-champement.

Je me recouche; toutes les senteurs entrent, les oiseaux chantent. J'aimerais tout de même mieux que Loulotte revienne.

— Loulotte!

Elle ne vient pas. Je regarde par la fenêtre et appelle. Elle arrive, me regarde en hochant de la queue et remuant le dos, et contourne la maison. Je regarde par une autre fenêtre et la vois roulée en rond contre une des façades, bien au soleil.

Loulotte avait sans doute froid sur son tapis, dans ce coin obscur de ma chambre où elle veille sur moi la nuit, seule que je suis dans cette maisonnette perdue au milieu des champs.

— Chauffe-toi, chérie, tu ne laisseras entrer personne si ce n'est Roseke.

Le rossignol... Quel son plein, limpide et liquide... Cette créature m'inspire autant de respect qu'un grand artiste : tout est génie en lui, sa technique comme ses improvisations, et ce n'est pas chipé à droite et à gauche ce qu'il nous fait entendre! Et quelle spontanéité! Ecoute donc... Et c'est le matin, dans mon lit, que je suis régalée de cela : c'est autre chose que les taillis empannés d'Amsterdam de mon enfance où j'entendais les puces marcher.

Hou! le vent me pénètre.

— Viens, Loulotte, un petit temps de galop... Ah! ça va mieux, et maintenant, au soleil!

Exquis! Il m'enveloppe le dos, les reins, et me caresse tendrement.

* *

Voilà l'avion qui revient : maintenant que Loulotte peut le voir, il ne l'intéresse plus.

Loulotte, courrons, Roseke doit nous attendre, et Houben aussi doit venir pour examiner le réchaud à pétrole qui ne fonctionne pas bien et raboter la porte de devant qui ne s'ouvre plus.

Une odeur de fumier vient de loin. En ce moment, je la préfère au chypre...

Der Lenz soll mein lied erklingen!

MATIN DE MAI

L OULOTTE, reste tranquille, il n'est pas six heures.

Mais Loulotte ne reste pas tranquille et va de son tapis à la porte, puis pousse sa tête par la fenêtre. Elle en a assez sans doute d'être enfermée. Je mets un peignoir, elle

se sent au balcon. Ah! voilà le vrai printemps; cette fois, ça y est! La sève ne peut plus se contenir, les aubépines crèvent: les poiriers, les pommiers, les cerisiers font éclater leurs boutons gonflés, et les fleurs délicates, d'enivrant odeur, s'étaillent puces et candides. Puis entendez : tout bruit, tout rumeur et bouge, tout jubile et exhale son âme et ne pense qu'à jouer et aimer.

Encore un peu frisquet tout de même! Je me renfouie dans mon lit après quelques mots amitié avec Loulotte, qui me répond en ondulant du dos, mais reste en rond au soleil.

Et je bois du thé bien chaud de ma bouteille thermos, et j'y trempe une biscotte; j'écoute le rossignol et les autres, et hume les senteurs!

— Roseke, donne ma grosse robe bleue. Je plongerai bien froid et sortirai tout de suite. Ça va, Roseke?

— Pour dîner?

— Pour midi, quatre pommes de terre et la côtelette de porc; puis de la compote de rhubarbe, c'est tout.

Et me voilà dehors!

Initiatives ...

Une expérience réussie

LE MUSÉE DU SOIR

C'est Poulaille qui eut l'idée du Musée du Soir. Son expérience d'autodidacte devait tout ou tard l'amener à envisager une telle entreprise.

Il fut encouragé et stimulé dans ce sens par un entourage de camarades ouvriers qu'il fréquentait dans le XV^e.

Au cours de discussions qui se prolongent souvent tard dans la nuit, Poulaille perçut un désir de lecture chez ces jeunes gens qui lui fit sentir la nécessité d'une bibliothèque vraiment populaire.

Sous l'impulsion de quelques camarades qui assumèrent le travail matériel, le Musée du Soir prit corps en peu de jours.

D'un local mal venu on fit une salle propre et de vieilles planches furent transformées en un tournemain en rayons présentables. Des tables furent installées.

En février 1935 le Musée du Soir fut ouvert. Il contenait, dès l'ouverture, 600 volumes environ, des documents et brochures rares, des collections de journaux et revues.

Parmi les membres fondateurs relevons les noms de Poulaille, Peisson, Gerbe, Loftier, Romagne, Teule, Bonnet.

Trop excentrique, en bordure des Buttes-Chaumont, les lecteurs ne s'y rendirent pas en foule. Il y eut 75 inscriptions en un an. Les bibliothécaires n'étant que deux, les permanences furent assurées avec difficulté. Deux heures et demie chaque soir après son travail, c'est une grosse chose.

En février 1936 nous déménagions.

Le Musée est situé à présent 15, rue de Médéa, dans le XIV^e arrondissement, quartier populaire par excellence ou se forme le premier Comité de Vigilance au lendemain du 6 février.

Pour assurer le travail matériel, nous avons bénéficié d'un groupe de jeunes camarades du XV^e chassés d'un patronage laïque « L'Union des familles » qu'un homme, M. Dussauze, véritable apôtre de l'éducation des jeunes, dirigea trente années. En remerciement, il fut congédié par un Comité directeur conservateur qui ne put lui pardonner de les avoir laissé organiser des causeries contre la guerre et le colonialisme.

Les bibliothécaires actuels sont : 3 ouvriers, 3 anciens ouvriers et 1 employé. C'est dire l'esprit prolétarien de l'Association.

Afin de donner une idée de l'esprit de nos lecteurs et à titre documentaire, nous avons relevé les sorties les plus importantes. Nous ne publierons pas tous les « tirages » et bien des noms seront éliminés faute de place :

H. Poulaille : Le pain quotidien, 42 fois; Les damnés de la terre, 30. E. Peisson : Une femme, 23. M. Gorky : La mère, 22. J. Vallès : L'Insurgé, 19. J. London : Les vagabonds du rail, 15. K. Hamsun : La faim, 15. A. Malraux : La condition humaine, 10. Néel Doff : Keetje, 10. E. Guillaumin : La vie d'un simple, 10. Bonneff : Didier homme du peuple, 9. Upton Sinclair : Samuel le chercheur, 8. Thomas Hardy : Jude l'obscur, 8.

Notons de nombreuses sorties de Lucien Descaves, Ludovic Massé, Eugène Dabit, H. Valet, John Dos Passos.

Emile Zola totalise près de 110 sorties. Victor Serge 39, Jean Giono 33, T. Rémy, Istrati 10.

PREMIER MAI



Des mains du Peuple sur le Monde.

Premier Mai

Qui prend le monde et le soumet.

Les pauvres mains et les mains fortes,

Mains de suie, mains de ciment, mains

[qui sortent de la mine ou du lamoir]

Mordues par le blanc, pourries dans le noir,

Dures comme des ceps, râclées comme

Par le soleil du feu, par la pluie de l'acide,

Mains qui soulèvent des maisons,

Mains qui déroulent les rapides,

Mains des cals, des ongles cassés,

Des cloques, des crevasses; mains de la

Mains surprises, mains blessées

— Machine arrière

Faiseuse de sous, faiseuse de sang!

Les pauvres mains et les mains fortes

Ne peuvent plus se fermer ni s'ouvrir

Comme des mains d'êtres dans la paix

[du berceau,

Pourtant, malgré la vie,

Les pauvres mains et les mains fortes,

Pétries par le travail avec,

Sont mains de prise et d'acte et mains

PARIS-BANLIEUE

PARIS-XIV^e

Le vendredi 23 avril a eu lieu une causerie publique et contradictoire avec nos camarades Bouteau et Patorni sur le sujet : « La religion opium du peuple ».

Soixante-dix personnes étaient venues écouter cette causerie, et à part un vénérable crédule qui ne voulut pas entendre la fin, l'assistance fut satisfaite.

Aussi nous invitons toutes les personnes qui s'intéressent à nos causeries, à venir écouter nos causeries éducatives dans le groupe.

Le groupe du XIV^e.

AULNAY-SOUS-BOIS

Ça ne va plus

L'avènement du front populaire dont le peuple attendait avec impatience le salut des travailleurs va de plus en plus vers les reniements et la démagogie.

La jeunesse qui ne demande qu'à vivre heureuse est obligée de courber la tête sous l'immense fardeau de l'esclavage militaire, et ceux que l'on croyait être les défenseurs du prolétariat s'avèrent lâchement comme les artisans des plus farouches du patriotisme intégral. Les communistes, avec un grand C, votent les budgets de guerre et de la police et se targuent audacieusement d'être les défenseurs du prolétariat. Assez de mensonges !

Pour la constitution d'une Fédération de la région nord de Seine-et-Oise

Camarades,

Nos efforts sont épauillés et la lutte s'avère rude et difficile pour les groupes dont les copains sont peu nombreux surtout lorsque la liaison manque et c'est le cas de notre région.

C'est pourquoi nous convions fraternellement nos camarades des groupes suivants à prendre leurs dispositions pour une réunion commune d'ouverture, nous en sommes persuadés, la Fédération anarchiste de la région nord (S.-et-O.) : Villeparisis, Villepinte, Livry-Gargan, Pavillons-sous-Bois, Blanc-Mesnil, Drancy.

Envoyez tous vos délégués dimanche 16 mai à 9 heures du matin, local, 4, rue des Ecoles à Aulnay-sous-Bois.

La présence du secrétaire de l'U.A. est assurée.

Pour le groupe d'Aulnay-sous-Bois : Saïl Mohamed.

CLICHY

Tous les camarades disponibles sont cordialement invités à assister au meeting du 1^{er} mai organisé par la section locale de la C.G.T.S.R. qui se tiendra à la « Coupole » place Voltaire à Asnières à 9 h. 30, le samedi 1^{er} mai.

GENTILLY (Intercommunal Banlieue-Sud)

Tous les camarades et sympathisants sont invités à assister et à faire la propagande nécessaire pour le succès de la *Goguette fraternelle* que le Groupe et le Comité local pour l'Espagne libre organisent vendredi prochain 30 avril, à 20 heures 30, Salle Berthelot, 2, rue de la Mairie, à Gentilly.

Au programme : Castella, Jeanne Montell Larvov, Guindollet, Sylvain, Nénette, etc.

Le bénéfice de la soirée est exclusivement réservé aux petits orphelins espagnols. Prix d'entrée : 2 fr. donnant droit à deux billets de la tombola dont le tirage sera bien au cours de la soirée ; un vélo de 500 fr. à gagner et une bonne action à faire. Soyez nombreux et amenez des amis. Qu'on se le dise !

LIVRY-GARGAN

Dire toujours la vérité, tout est là.

Nous ne nous permettrons pas de ridiculiser le camarade du Parti communiste qui, dimanche dernier, au marché de Bascal, déclarait que notre révolutionnaire Durruti était bolchevique et qu'il avait été assassiné par les anarchistes.

Durruti communiste ? L'Humanité et Monde, de Barbusse, disaient en 1933 ceci :

« Les chefs anarchistes se sont couverts à jamais du mépris de l'opinion mondiale. »

« Des anarchistes comme Durruti sont des imbéciles, on ne discute pas avec eux, on les fuit. »

Un bon conseil camarades communistes : inscrivez-vous, éduquez-vous, vous en avez grand besoin. Quand vous voudrez parler de Durruti sachez au moins que cet anarchiste est né le 14 juillet 1896, que son action est liée intimement à celle d'Ascaso, de Jover, de García Oliver : Qui a tué Durruti ? Nous en reparlerons plus tard, vous le savez, dans votre intérêt. Nous avons autre chose à faire de plus positif, mais de grâce laissez-nous Louise Michel, Sacco et Vanzetti, Ascaso, Durruti. Nous vous abandonnons Marcel Cachin, celui qui pleura à Strasbourg, Rouget de Lisle, l'officier royaliste et Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans.

La Jeunesse Anarchiste Communiste, Le Groupe de l'Union Anarchiste, de Livry-Gargan.

Assistez aux réunions du groupe anarchiste le premier vendredi du mois 44, allée Montgolfier, Gargan et le troisième vendredi, salle de réunions de la Mairie de Livry.

Adhérez aux Jeunesse Anarchistes Communistes. Permanence de l'Union Régionale, 44, allée Montgolfier, de 10 à 12 heures.

SAVIGNY

Belle soirée pour nos gosses

Le Groupe de Savigny présentait le jeudi 22 avril la conférence filmée sur l'Espagne : devant une grande assistance, nos camarades Ridel et Frémont firent l'historique de la Révolution Espagnole. Cette soirée nous permet de faire parvenir 888 francs pour nos orphelins. Un plateau fait dans la salle nous a permis de déposer 178 fr. pour 4 orphelins Espagnols à Savigny.

Plus une collecte faite par une camarade qui a rapporté 73 francs.

Donc, en résumé, bonne soirée pour nos gosses.

Le Groupe.

AUX ASSURÉS SOCIAUX

Les assurés sociaux ont le libre choix de leur médecin ou de leur dentiste. Nous tenons à leur faire savoir que la

CLINIQUE « LE TRAVAIL »

6, Rue de l'Entrepôt, 6, Paris (10^e)

Téléphone : Botzaris 40-92

est ouverte à tous indistinctement

Cet établissement modèle, filiale de la Caisse Ouvrière d'Assurances Sociales « Le Travail » fondée par les Syndicats de la C.G.T., offre d'excellentes conditions ménalières de diagnostic et de traitement (laboratoire, radiologie, électrothérapie, diathermie, rayons ultra-violets).

Médecine générale, Maladies des femmes et des enfants, Accidents du travail

Tous les jours, de 9 heures à 11 h. 45. Lundi, mercredi, de 14 heures à 18 h. 30. Mardi et jeudi, de 14 heures à 19 heures. Samedi, de 14 heures à 18 heures. Lundi et mercredi, de 18 h. 30 à 20 h. 30. Vendredi, de 16 heures à 20 heures.

VOIX DE PROVINCE

DIJON

Pour des raisons personnelles, le groupe de l'Evil Anarchiste arrêtera pendant un certain temps son activité extérieure.

Néanmoins, que les camarades lecteurs du *Partie Humaine, Rectitude*, se rassurent : ils recevront leurs journaux régulièrement.

D'autre part, nous faisons un pressant appel à ceux qui sont en dehors du groupe, qu'ils prennent contact au plus tôt avec nous. Que ce camarade anarchiste doit comprendre la gravité de l'heure présente, et aussi nos possibilités qui sont nombreuses dans notre région.

Nous sommes déjà une force, à Dijon et aux environs, mais nous pouvons faire mieux.

Pour ceux d'entre nous qui ne peuvent suivre nos réunions, ils peuvent se mettre en retraite avec nous, connaître notre activité, nous aider, et aider l'Espagne, en prenant part à nos groupements d'effets et de fonds pour l'Espagne.

Il est regrettable que de nos camarades ignorent encore que des membres de notre groupe sont en Espagne, dont deux blessés à l'heure actuelle.

Que chacun prenne également note, que nous tenons une réunion et une causerie toutes les semaines. Tous renseignements seront fournis par le camarade P. Mathis, 48, rue Colson.

« L'Evil Anarchiste ».

GRASSE

Un conflit de la parfumerie a lieu depuis le 16 avril.

Les patrons fascistes veulent licencier six ouvriers, prétendant qu'il n'y a plus de travail. Cela à l'heure même où les travaux battent leur plein !

Après des pourparlers négatifs les travailleurs de Grasse réclament la grève générale de solidarité qui devient effective. La parfumerie Bernier et Honorat est occupée, les autres usines ont leur piquet de grève. Promesse sur parole d'honneur du préfet de Grasse, 1^{er} de faire avoir satisfaction, 2^{me} de ne pas faire appel à la force. En contre-partie que les piquets de grève soient retirés. Les « Chefs syndicaux » donnent ordre, contre ordre, puis les piquets sont retirés, l'usine abandonnée ; les jaunes en profitent pour entrer ; le préfet n'a pas tenu parole, la flicade arrive, barre les issues, les travailleurs groupés au centre protestent énergiquement, la colère gronde, les notables ont appel à la discipline, au calme, tremblant de tous leurs membres. Enfin, les exploitants acceptent la réintégration des ouvriers licenciés et affirment que les gardes mobiles sont des travailleurs comme nous, les défenseurs de la République.

Grâce à nos copains syndicalistes révolutionnaires l'action directe a reconquis ses droits.

Guissepierre, Chantier des Gascères, Grasse.

LYON

Dans mon dernier article, j'ai demandé aux jeunes qui lisent « Le Libertaire » de se mettre immédiatement, en rapports avec nous.

J'espère que les résultats seront positifs. Avec les quarante heures, il doit être facile, à nous camarades, d'organiser une réunion pour un samedi après-midi. Je me tiens à leur entière disposition. Au début, les auditeurs, dans les petits villages ou la lointaine banlieue, sont étonnés, mais cela n'est rien, si un petit noyau se forme, actif et sincère.

Donc, au travail ; pour faciliter notre tâche commune, je vous signale que l'habite chez M. Perron, 19, rue de la Poste, à Villeurbanne.

Une simple lettre que l'on m'adresse, des communiqués dans la presse locale ou régionale, et c'est le premier pas vers un avenir lumineux.

Un peu de hardiesse, que diable !

En passant, je signale la peu louable conduite du « Lyon-Républicain » à notre égard. Ce journal dit de « gôche » ne passe ni les communiqués, ni les articles que nous lui envoyons. Encore une fois, l'« Emancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Maurice Cesbron.

Aux Prolétaires de ce pays

Quelle ne fut point ma surprise lorsque je vis une affiche sur laquelle j'aurais dû lire une protestation sur la non-intervention à ses unités. Mais, devant cette affiche, qui est d'ailleurs fort belle montrant une mère avec son enfant dans les bras, les avions fascistes jetant des bombes et en grosses lettres « Qu'as-tu fait pour éviter cela ? » j'ai attendu toute la soirée, espérant que, avec les quarante heures, il doit être facile, à nous camarades, d'organiser une réunion pour un samedi après-midi. Je me tiens à leur entière disposition. Au début, les auditeurs, dans les petits villages ou la lointaine banlieue, sont étonnés, mais cela n'est rien, si un petit noyau se forme, actif et sincère.

Donc, au travail ; pour faciliter notre tâche commune, je vous signale que l'habite chez M. Perron, 19, rue de la Poste, à Villeurbanne.

Une simple lettre que l'on m'adresse, des communiqués dans la presse locale ou régionale, et c'est le premier pas vers un avenir lumineux.

Un peu de hardiesse, que diable !

En passant, je signale la peu louable conduite du « Lyon-Républicain » à notre égard. Ce journal dit de « gôche » ne passe ni les communiqués, ni les articles que nous lui envoyons. Encore une fois, l'« Emancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Le Comité fait appel à l'aide de tous les sympathisants.

Écrire au camarade Ernestan, Maison des Artistes, Grand'Place, à Bruxelles.

vant la correspondance devra être adressée au camarade Bérenger J., 12, rue Amiral-Roustaïd, La Ciotat (B.-du-Rh.).

MARSEILLE-SAINT-LOUIS

Dimanche dernier, 18 avril, bonne journée de propagande à Saint-Louis. L'éloquent conférencier G. Diné et l'écrivain poète conférencier Théodore Jean ont fait respectivement une conférence sur l'Espagne sanglante et sur les actualités internationales. Leurs paroles libertaires ont trouvé l'approbation unanime parmi les auditeurs, la salle était archicomble, une somme de cent francs a été recueillie et versée au camarade Bregliano pour la défense du camarade Fancelle (qui doit passer aux assises le 24 courant).

Dans l'après-midi, le camarade Théodore Jean fit une causerie amicale au siège du groupe, nombreux socialistes et communistes assistèrent et apprirent pleinement leur camarade qui a fait un magistral exposé sur l'histoire du capitalisme et de l'église. Vers la fin de la causerie un groupe d'adolescents, fervents catholiques, vinrent se mêler à notre assemblée et posèrent des questions à notre camarade, lequel a répondu courtoisement à toutes les questions posées.

Bonne journée de propagande pour Saint-Louis et pour nous tous.

E. CALDARONE.

SAINT-HENRI-VALLEE DE SEON

Les camarades et les personnes qui sont en possession des livres et brochures de la bibliothèque du groupe anarchiste de Saint-Henri-Vallee de Seon, sont informés de bien vouloir les rapporter au plus tôt au siège, 35, rue Rabelais où une permanence est ouverte tous les jours. Demander le camarade Cousinier Paul, pour ce qui concerne la bibliothèque qui est libre, publique, circulante et gratuite où nos amis trouveront tous les ouvrages de propagande et de vulgarisation anarchiste.

Pour le groupe :

Le secrétaire.

Les camarades sympathisants qui veulent se procurer le *Libertaire* ainsi que le *Combat Syndicaliste* toutes les semaines les trouveront au siège social, 85, rue Rabelais, St-Henri.

ROMANS

Questions aux camarades socialistes de Romans

Dans la Volonté Socialiste du 17 avril, chronique de Romans, nous relevons l'absurdité suivante : qu'en continuant leur propagande, les anarchistes font plaisir à MM. Pouzin et Barlier et qu'ils sont les ennemis de gauche du Front Populaire. Est-il possible que Romans possède encore des socialistes s'arriant aux ragots de politiciens intéressés. En quoi notre activité peut-elle être si agréable aux réactionnaires généraux et Barlier ? Est-ce en œuvrant pour la vraie révolution sociale ? Est-ce en luttant contre la guerre et le fascisme et contre l'exploitation ? Ou bien, est-ce en étant pour toutes les améliorations sociales et pour la libération intégrale des travailleurs ?

Est-ce en critiquant les erreurs du F.P., en refusant de nous associer à ses risées aux pentis du clergé, en critiquant son abdication devant la finance en ayant davantage confiance dans l'activité des militants révolutionnaires, qu'en celle des politiciens plus ou moins véreux, que notre action a permis à des militants socialistes de confondre si grossièrement combattre et critiquer, qu'ils n'aient pas encore compris que critiquer c'est un peu collaborer pour le mieux.

Chelles. — Les camarades de l'U.A. sont en train de faire une propagande pour déclencher en Belgique un mouvement d'aide conséquent au prolétariat espagnol ; mais la tâche est ardue car les politiciens et les journalistes belges sont des « as » du Bourrage de crânes.

Personne ne se présente pour la contradiction et aucune question ne fut posée.

Une collecte à la sortie en faveur de nos enfants d'adoption espagnols a produit une somme assez importante vu le nombre d'auditeurs.

BRUXELLES

Comité pour l'Espagne libertaire

Depuis quelques mois un Comité pour l'Espagne libertaire a été créé à Bruxelles. Ce groupe s'efforce de faire connaître aux travailleurs la vérité sur l'Espagne révolutionnaire et sur l'activité de nos camarades de la F.A.I. et de la C.N.T.

Seule cette propagande permettra de déclencher en Belgique un mouvement d'aide conséquent au prolétariat espagnol ; mais la tâche est ardue car les politiciens et les journalistes belges sont des « as » du Bourrage de crânes.

POUR FÊTER LE 1^{er} MAI

Les grévistes du bâtiment de Nantes recevront l'appui de VINGT-DEUX peloton de gardes mobiles.

Le Parti Communiste et les Syndicats

Si Jouhaux, — comme nous l'avons dit dans le dernier « Lib. » — lie le syndicalisme aux destinées du gouvernement le P.C. lui, entend faire de la C.G.T., l'instrument de sa politique. Cela est devenu si évident, que des résistances se font jour un peu partout. Et non pas seulement chez les syndicalistes révolutionnaires, mais aussi chez eux, qu'avant la fusion, on nommait les « réformistes ». Dans « Syndicats » du 8/4, A. Saint-Clair le constate avec ameretume : « Aux Unions départementales succèdent la Fédération, aux Fédérations les Unions départementales. A ce rythme le syndicalisme sera bolchéviste cent pour cent avant peu ».

Et Saint-Clair a raison. Cependant cela peut paraître surprenant, le Congrès de fusion de Toulouse n'est somme toute pas si éloigné, que la tendance communiste ait déjà pu mettre la main sur l'ensemble du mouvement syndical ? C'est pourtant ce qui se fait, et nous allons essayer de montrer comment.

Au départ, un but, la conquête de la C.G.T. Mais comment la conquérir ? En lui prenant ses adhérents ? En essayant de « plumer la volaille syndicale » comme on a essayé — et échoué — de plumer la volaille socialiste ? Non, car ce serait courir tout droit à un nouvel échec. La C.G.T.U. manque de militants de base. Ses syndicats sont des syndicats-passeurs. Dans la plupart des mouvements, elle est obligée de marcher à la remorque de la C.G.T. ou d'échouer. De plus, nombre de militants boudent le syndicalisme, trouvant la C.G.T. trop réformiste, la C.G.T.U. trop politique. Il faut donc de toute nécessité, employer une autre tactique : conquérir la C.G.T. par l'intérieur. Il faut donc y pénétrer ce qui n'est pas chose très facile. Qu'a cela ne tienne : on multiplie les offres d'unité. On modifie l'attitude que l'on avait à l'égard de ses dirigeants confédéraux Jouhaux, de « traître » qu'il était, devient « le secrétaire de la C.G.T. ». On commence à le laisser parler dans les meetings. Puis on dit le « camarade Jouhaux » et on l'applaudit. Maintenant il est « notre cher camarade Léon Jouhaux » et on l'acclame quand il parle.

Ensuite, la cause de l'unité, servie par les événements de février 1935, fait de grands progrès. Une propagande habile la rend indispensable, et elle se réalise. Belle chose que l'unité des travailleurs pour lutter contre le capital. Mais il serait dangereux que l'unité retrouvée n'ait pour objet que la consolidation d'un gouvernement, ou ne doive servir qu'à satisfaire des ambitions partisanes.

La C.G.T. réunie devait bientôt, — à l'occasion des grèves de juillet — voire s'accroître ses effectifs d'une façon prodigieuse.

À ces nouveaux adhérents, venus au mouvement syndical pleins d'enthousiasme, il aurait suffi de quelques mois de propagande, d'éducation intense pour commencer à faire des militants près à s'atteler à l'effort commun : la destruction du capitalisme. Cela aurait été possible, facile même, à condition de le vouloir. Mais le P.C. ne le veut pas. S'il lui faut une C.G.T. puissante par le nombre, il faut également que les directions syndicales ne puissent être assurées que par les militants du Parti. Et voici ce que l'on a fait.

Dans les syndicats qui ne suivent pas les mois d'ordre bolchévistes, on se fait humbles, douceurs. On réclame — au nom de la « Démocratie » syndicale — un pari dans la direction. Oh ! toute petite, ne serait-ce qu'un tabouret au bout de la table. Une fois dans la place on fait des tas de propositions toutes plus séduisantes, mais aussi toutes plus absurdes, les unes que les autres. En même temps, la cellule travaille : nous avions proposé ceci et cela, mais ça a été repoussé, nous ne pouvons rien faire. Ah ! si nous dirions : Et comme cela jusqu'à la prise de la direction.

Dans les organisations qui dirige la tendance, on ne s'embarrasse pas de vains préjugés. Si elle occupe tous les postes, ça s'arrange en famille, si elle n'est que majorité, dans chaque scrutin syndical la discipline politique joue pour le vote.

Quant aux adhérents on ne leur demande que peu de chose : payer leurs cotisations et obéir aux dirigeants. Surtout qu'ils ne s'occupent pas de l'orientation du syndicat, ni de la conduite de la lutte. Ça regarde leurs délégués, ils n'ont qu'à leur faire confiance absolue. Mais il faut tout de même veiller à ce qu'ils ne s'ennuient pas trop, et leur laisser croire que ce qui servent à quelque chose. Alors pour eux, on va créer des mutuelles, des comités de sports, loisirs, vie culturelle, etc., de façon à ce qu'ils puissent employer leur activité dans un sens qui n'importe pas les bourses.

Il est également nécessaire d'éviter une opposition quelle qu'elle soit. Là aussi on emploie la tactique du P.C. (Du reste dans les organisations à tendance bolchéviste, les militants syndicaux, ne sont que des propagandistes payés par le syndicat pour diffuser les mots d'ordre communistes.) Tout opposant est d'abord qualifié de diviseur. S'il persiste, on en fait un trotskiste, un doriotiste, un anarchiste, bref, un provocateur. Car il ne faut pas d'opposition. Il faut que réussisse sur le plan syndical ce qui a échoué sur le plan politique. Puisque les politiciens de gauche, même les plus liminaires ont tiqué sur la formule : « Front Français », va-t-il l'appliquer dans les syndicats.

De là les appels : « Pour une C.G.T. de 10 millions d'adhérents », les mains tendues aux jaunes. Et si l'on tient à être si nombreux, si l'on désire une telle union, ce n'est pas, comme on pourra le croire, pour que le prolétariat devienne maître de ses destinées, ce n'est pas non plus pour essayer d'instaurer un régime communiste. Non. Si l'on remplace de plus en plus le drapeau rouge par le tricolore, l'Internationale par la Marseillaise, la lutte de classe par la collaboration, c'est parce que l'on veut une France forte et unie. Forte ? militairement. Unie ? totalement, exploitant et exploités, 200 familles et clochards, exploitant et formant qu'une même France. Dans quel but ? Nous aurons l'occasion d'en reparler. Mais dès maintenant nous pouvons dire que les militants syndical-bolchévistes veulent conduire la C.G.T. dans des voies qui n'ont rien à voir avec le syndicalisme. Demain, peut-être sacrifieront-ils les intérêts des travailleurs aux exigences du capitalisme, et ce, pour obtenir des ordres reçus. Nous ne le permettrons pas et la semaine prochaine, nous dirons pour quoi et comment.

CAM.

Le libertaire syndicaliste

1^{er} MAI D'UNION NATIONALE

Ainsi, nos dirigeants syndicaux sont arrivés à leurs fins. Aidés de leurs compères politiciens, ils viennent d'obtenir *in extremis* que la traditionnelle journée de grève revendicative soit transformée en fête nationale.

Le 1^{er} mai syndicaliste est mort, tué par ceux-là mêmes qui avaient pour devoir de la faire revivre ; cela au moment où la C.G.T., forte de sa puissance retrouvée, pouvait, en toute indépendance, imposer un chômage total et marquer plus fortement que jamais sa volonté d'émancipation.

Le réformisme de paix sociale sera le grand triomphateur de la journée. Dans tout le pays, la fermeture légale des entreprises privées et des services publics ayant libéré les travailleurs du souci de veiller eux-mêmes à cette réalisation, ceux-ci seront invités à venir une fois de plus se ranger en masses compactes sous la bannière du Front populaire dont le gouvernement et sa majorité parlementaire préfèrent renvoyer à plus tard le vote des crédits pour les grands travaux, la retraite des vieux travailleurs et le fonds national du chômage, afin de consacrer les milliards dont ils disposent à l'accroissement des engins de mort.

Et pour servir d'apothéose à cette politique de reniements, un 1^{er} mai d'union nationale,

d'union sacrée préparera l'asservissement de la classe ouvrière de ce pays aux visées des impérialismes franco-soviétique, défenseurs honnêts du traité de rapine de Versailles.

Nos capitaines d'industrie et de finance, un instant troublés par la spontanéité des grèves de juin, ont su depuis apprécier la politique d'« aménagement » économique et social du Front populaire.

Avec quelle satisfaction ils voient aujourd'hui les staliniens abandonner leurs critiques contre la « cavalerie des brigands impérialistes » et se joindre aux réformistes pour présenter celle-ci comme la suprême garantie du maintien de la paix entre les peuples.

Devant la sinistre duperie que comporte pour le prolétariat espagnol et pour la classe ouvrière mondiale le renforcement du blocus à sens unique, il s'imposait que la journée du 1^{er} mai soit marquée par une vigoureuse protestation des travailleurs de ce pays et par leur volonté, proclamée par des mots d'ordre concrets de ne plus accepter d'être les complices de cette politique néfaste qui se traduit pas l'étranglement de la lutte antifasciste au profit de la réaction internationale.

Jetant aux orties les conceptions de l'Internationalisme prolétarien, nos leaders cégétistes en ont jugé autrement. Leur solidarité, limitée par des considérations d'ordre gouvernemental, ne dépassera pas le cadre de démonstrations platoniques de sympathie à l'égard de ceux qui tombent chaque jour par milliers, victimes à la fois du fascisme, de l'inconscience populaire et de la trahison des dirigeants ouvriers.

Certains d'entre eux se soucient d'ailleurs fort peu de porter secours à une Espagne révolutionnaire et libertaire qui refuse de se laisser bolcheviser, ou plutôt staliniser.

C'est donc sous le signe de la collaboration des classes que les démonstrations ouvrières du 1^{er} mai 1937 seront orientées vers une approbation de la politique Front populaire, malgré sa carence contre le fascisme de l'intérieur et de l'extérieur, malgré ses capitulations devant les trusts et la finance.

C'est contre cette abdication de sa puissance par ceux qui ont reçu la mission de diriger ses destinées, que nous appellen les éléments conscients du mouvement ouvrier à se ressaisir et à coordonner leurs efforts afin de rendre au 1^{er} mai son véritable sens et de ramener le syndicalisme dans la voie de l'action directe, seule capable de lui rendre son indépendance et de hâter la libération définitive.

N. FAUCIER.

La nationalisation des fabrications de guerre

(Suite)

Laissons la parole aux salariés et citons un ordre du jour qui édifiera complètement nos camarades sur la nationalisation de l'aviation : Ordre du jour : (15 absences sur 500 votants).

« Les techniciens et employés des Etablissements Lioré et Olivier, constatant que la gestion financière déplorable a abouti au non-paiement des appointements dus pour le mois de février par cette ancienne société, regrettent de voir que les mêmes administrateurs aient été conservés à la tête de la S.N.C.A.S.E. et témoignent de leur manque absolu de confiance à leur égard pour la gestion future de la nouvelle.

Il demandent leur remplacement et réclament plus que jamais l'établissement du contrôle des techniciens, employés et ouvriers dans la gestion et l'administration des sociétés nationalisées ».

Section Syndicale des Techniciens de l'Aviation

Cet ordre du jour fut ensuite ratifié par les ouvriers.

ARMEMENT

Dans l'armement la nationalisation est totale : l'industriel « équitablement » indemnisé a fait place à l'Etat-Major, représentant qualifié de l'Etat bourgeois.

Depuis le 31 mars toutes les usines d'armement sont théoriquement nationalisées. En fait la prise en possession n'est effective que chez Manukhin, aux Chars Renault et chez Brandt.

Si l'organisation de l'aéronautique est debout, du moins dans ses grandes lignes, les dessins de l'Etat-Major, en ce qui concerne l'Armement restent imprécis. La cadence plus que ratéente de la nationalisation des usines en un moment où l'on ne parle que de Défense Nationale prête à réflexion. Il semble que les usines nationalisées faisant double emploi avec les arsenaux ne présentent aucun intérêt pour l'Etat-Major.

Cette hypothèse prend corps si l'on sait qu'au contraire de l'aviation qui n'avait qu'un seul client important, l'Etat, les munitionnaires faisaient surtout de l'exportation. Malgré les discours pacifistes de nos politiciens, l'armement français est en bonne place sur le marché mondial.

Au dire de gens sérieux : le canon français sert d'introduction à d'autres produits nationaux et le bon renom du matériel Schneider a plus fait pour notre douce France que toutes les découvertes d'un Pasteur.

L'état-major entretient des rapports extrêmement cordiaux avec les marchands de canons. D'ailleurs tout comme le gouverneur de la Banque de France échoue fatallement dans les bras des « 200 familles », l'officier d'état-major en retraite qui a su conserver quelques relations est le démarcheur idéal du marchand de canons. Leurs intérêts coïncident, chacun d'eux cherche par tous les moyens à maintenir le « statu quo ».

L'état-major a un point de vue inattaquable : le monde s'arme, ce n'est pas le moment de laisser à d'autres un marché acquis à l'industrie française. Si le Pérou, par exemple, vient de faire un moment où l'on ne parle que de Défense Nationale prête à réflexion. Il semble que les usines nationalisées faisant double emploi avec les arsenaux ne présentent aucun intérêt pour l'Etat-Major.

Capitalistes, militaires et politiciens sont une fois de plus d'accord et grâce à Marianne va vendre des canons, tout en glorifiant les manes de Briand, le désarmement et la conférence de la Paix.

Mais la France doit conserver une attitude de dignité et de noblesse incompatible avec les nécessités du commerce des armes (campagnes de presse, pots-de-vins, etc.) Aussi l'état-major s'est-il rallié à une solution élégante :

L'ex-marchand de canons prospecte les marchés étrangers. Il fait fabriquer et livrer par l'Etat français les commandes qu'il reçoit de la clientèle étrangère. Si le Pérou, par exemple, vient de faire un moment où l'on ne parle que de Défense Nationale, il faut lui en vendre sinon il ira ailleurs. D'aucuns qui se prétendent socialistes tels Lazurick ou Jules Moch ajoutent la-dessus que si la France cesse sa vente d'armes à l'étranger cela agraverait le chômage national.

Capitalistes, militaires et politiciens sont une fois de plus d'accord et grâce à Marianne va vendre des canons, tout en glorifiant les manes de Briand, le désarmement et la conférence de la Paix.

Mais la France doit conserver une attitude de dignité et de noblesse incompatible avec les nécessités du commerce des armes (campagnes de presse, pots-de-vins, etc.) Aussi l'état-major s'est-il rallié à une solution élégante :

Le marchand de canons prospecte les marchés étrangers. Il fait fabriquer et livrer par l'Etat français les commandes qu'il reçoit de la clientèle étrangère. Si le Pérou, par exemple, vient de faire un moment où l'on ne parle que de Défense Nationale, il faut lui en vendre sinon il ira ailleurs. D'aucuns qui se prétendent socialistes tels Lazurick ou Jules Moch ajoutent la-dessus que si la France cesse sa vente d'armes à l'étranger cela agraverait le chômage national.

Mais ce que je puis dire, c'est que toutes les formules qu'il soit pourraient trouver leur place dans la vie quotidienne.

Le chômage du 1^{er} mai

Que penser de la décision prise ordonnant des assemblées générales, c'est-à-dire un syndicalisme lutte de classes, qui n'a rien à voir avec celui qu'on s'efforce actuellement de nous faire pratiquer : un syndicalisme de collaboration de classes ou d'état.

Il est juste de dire que je fus combattu avec vigueur, et quelquefois un tantinet de mauvaise foi, par certains des responsables locaux, et que leurs moins de succès qu'aux assemblées générales.

Néanmoins, je fus entendu, et notamment sur les questions de solidarité, d'annexion, je fis des exposés ou des remarques qui feront réfléchir.

D'autres camarades de chez Gardy, sont intervenus sur les tâches multiples du syndicalisme, les conventions collectives, etc...

Un autre, de chez Gardy également, fit un remarquable exposé, clair et documenté sur la question de l'échelle mobile, ses avantages et ses dangers, suivant les modalités d'application, et aussi sur les ententes industrielles (qui ont déjà reçu un commencement d'application au point de vue commercial), dont la réalisation généralisée constituerait une grave menace pour la classe ouvrière, aboutirait à la domestication du mouvement syndical et nous conduirait au corporatisme fasciste.

Mais je ne peux ici, la place m'étant mesurée, parler de toutes les interventions qui se produisent, en faveur des apprentis, sur le travail des femmes, contre le travail aux pièces, en faveur des droits égaux aux travailleurs immigrés, etc.

Ce congrès fut donc très intéressant, malgré qu'un nombre trop important de délégués figuraient fut venu pour tout approuver... Final-

ment, à l'unanimité, le congrès ayant de se séparer, décida que si la loi sur l'arbitrage continue à se traduire par des sentences aussi injustes et arbitraires qu'elles le sont en général, si le patronat continue à violer les lois sociales à multiplier les « lock-out », les ouvriers se considéreront déliés de toute obligation et reprenant la tactique des grèves avec occupation des locaux.

N. JULIOT.

CHEZ LES CHAUFFEURS DE TAXI

Le chômage du 1^{er} mai

Que penser de la décision prise ordonnant des assemblées générales, c'est-à-dire un syndicalisme lutte de classes, qui n'a rien à voir avec celui qu'ils soient. Quel prétexte invoque-t-on ? Pour la fête de tous les travailleurs qu'ils soient.

Est-ce la peine d'avoir bataillé pour maintenir ce jour de revendications ? Ce jour doit être la fête de tous les travailleurs qu'ils soient. Quel prétexte invoque-t-on ? Pour la fête de la Nation, il faut des transports. Ceci nous rappelle le 12 février 1934. Pas de taxis, nous étions en grève. Mais nous sommes allés à la Nation, quand même, et à pied, nous pouvons faire en faire autant aujourd'hui.

Nous estimons que nous, chauffeurs de taxi, devons être comme tous les ouvriers de notre corporation, comme nous arrivons pas si souvent d'être ensemble.

Notre direction syndicale nous répond : « Vous pouvez consentir à cela, pour la C.G.T. et le gouvernement, si vous avez donné assez d'avantages ».

Au meeting du 8 avril, à la Mutualité, la direction syndicale avait convoqué les Partis du Front Populaire pour appeler à la grève. Le Parti Socialiste avait délégué à Gardy, rapporteur du statut, au conseil municipal. Celui-ci a tenu à se justifier des attaques portées contre lui à ce sujet. Le président l'a ramené au nom du bureau syndical et de l'assemblée.

Mais nous estimons que nous, chauffeurs de taxi, devons être comme tous les ouvriers de notre corporation, comme nous arrivons pas si souvent d'être ensemble.

Le chômage du 1^{er} mai. Nous estimons que la décision prise est grave. Trop grave, pour être traitée ainsi. En vertu de la loi, nous sommes pour les 5x8 ; mais eux, les formulards, les mathématiciens, ou plutôt les rigolos ne sont pas encore arrivés à calculer que 5 fois 8 font 40.